

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Embarquement sur le daou. — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE¹

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE.

Zanzibar, 28 janvier 1866. — Me voici arrivé dans l'île, après une traversée de vingt-trois jours faite sur la *Thulé*, frégate à vapeur qui appartenait à la dernière

1. La première partie de ce journal, on se le rappelle, a été rapportée en Europe par M. Stanley (voy. *Tour du Monde*, t. XXVIII, p. 1 à 96). La partie suivante (du 14 mars 1872 au 24 avril 1873) est due au soin religieux avec lequel les serviteurs de Livingstone recueillirent les moindres papiers de l'illustre voyageur. On verra vers la fin de cette relation comment ces papiers sont arrivés à Londres. Ils furent confiés à M. Waller, ancien ami du docteur resté en correspondance avec lui, et qui, membre de la Mission du Chiré (1861), était plus que tout autre à même de publier ce journal.

(Note du traducteur.)

XXX. — 756^e LIV.

escadre des mers de Chine, et qui est offerte par le gouvernement de Bombay au Sultan de Zanzibar. J'ai été chargé de la présentation de ce magnifique envoi. En me confiant cet honneur, sir Bartle Frère a voulu montrer combien il m'estime, afin d'engager Saïd Medjid à seconder mon entreprise.

6 février. — J'ai vu le Sultan, en audience particulière, le lendemain de mon arrivée, et lui ai fait part de la commission dont j'étais chargé pour lui. Il a été fort gracieux et a paru enchanté, non sans motif, car la *Thulé* est équipé de la manière la plus somptueuse.

Le consul avait tout arrangé pour ma présentation officielle; mais Sa Hautesse a mal aux dents et n'a pas pu nous recevoir. Elle a toutefois mis à ma disposition l'une des maisons qui lui appartiennent, et a désigné un homme qui parle anglais, pour s'occuper de ma table et de celle de mes gens.

18 février. — Tous les Européens sont allés aujourd'hui faire leur visite à Sa Hautesse, à propos de la fin du Ramadan. Saïd Medjid m'a prié de remercier le gouverneur de Bombay de son magnifique présent, et m'a dit que la *Thulé* était à mon service pour me conduire à la Rovouma, quand il me plairait de partir.

2 mars. — L'odeur qui s'élève de la plage, où, sur un espace de plus de cinq kilomètres, se déposent toutes les ordures de l'endroit, est quelque chose d'effroyable. Ce n'est pas Zanzibar, mais *Puantibar* qui devrait être le nom de cette ville. Personne ne peut jouir ici d'une bonne santé pendant longtemps.

Visité aujourd'hui le marché aux esclaves. Trois cents individus, à peu près, étaient en vente : le plus grand nombre venait du Chiré et du Nyassa.

Excepté les enfants, tous semblaient honteux de leur position : les dents sont regardées, la draperie relevée pour examiner les jambes; puis on jette un bâton, pour qu'en le rapportant l'esclave montre ses allures. Il en est qu'on traîne au milieu de la foule, en criant sans cesse le prix qu'on en désire. La plupart des acheteurs étaient des Persans et des Arabes. Ces derniers, ainsi que les indigènes, traitent, dit-on, leurs esclaves avec bonté; cela tient à ce qu'ils partagent l'indolence générale; mais l'état social plus élevé du maître n'améliore pas le sort de l'esclave, au contraire : tant que celui-ci appartient à un homme d'un rang qui se rapproche du sien, il lui est peu demandé. A mesure que la société progresse, les besoins se multiplient et le travail servile augmente.

6 mars. — J'attends avec impatience que le *Pinguin* arrive d'Anjouan et nous conduise à la Rovouma. Six de mes gens ont la fièvre, ce qui n'a rien d'étonnant dans un pareil endroit.

Visité aujourd'hui l'homme le plus riche de Zanzibar; il doit me donner des lettres pour les amis qu'il a au Tanganika, où je voudrais former un dépôt d'articles d'échange et de provisions de bouche, afin de n'être pas pris au dépourvu lorsque j'y atteindrai.

Hier je suis allé prendre congé de Sa Hautesse et la remercier de toutes les bontés qu'elle a eues pour nous; elle m'a offert une seconde lettre de recommandation.

Le *Pinguin* est arrivé et j'ai un daou pour emmener mes bêtes : six chameaux, trois buffles et un bufflon, deux mulets et quatre ânes.

La caravane se compose de treize cipayes, dix Anjouanais et treize Africains : neuf sortis de l'institution de Nassick, deux natifs de Choupanga (bords du Zambèze) et deux Aïahous, qui sont Chouma et Vouékétani.

22 mars. — Partis le 19, à dix heures du matin,

nous avons gagné aujourd'hui la baie de la Rovouma, où nous sommes mouillés à trois ou quatre kilomètres de la rivière. Dans cette saison, un très-fort courant de marée descend de l'embouchure; et le cutter a vainement essayé de remorquer le daou. Je me suis rendu sur la rive gauche, avec M. Fane, pour voir si nous pourrions faire passer les chameaux. Nous avons trouvé, en surplus de trois torrents formidables, une jungle si épaisse que l'on y pouvait à peine entrer. Plus loin, une fange tenace, couverte de racines de mangliers, et des noullahs bordés d'un sable mouvant, où l'on enfonce jusqu'à la cheville. La daou, pendant ce temps-là, ayant une belle brise, a remonté près de la rive droite; mais elle a touché le fond à un mille au-dessous du point où cessent les mangliers; et le marais devient pire à mesure qu'on s'éloigne de la rivière.

24 mars. — J'avais pensé à débarquer sur la bande sableuse qui est à gauche de la baie, et à nous informer auprès des indigènes. Le commandant du *Pinguin* a été d'avis qu'il valait mieux nous rendre à Quiloa; mais le capitaine de la daou a protesté hautement contre cette décision, et m'a recommandé avec insistance la baie de Mikindani, voisine du pays que je veux gagner. J'ai suivi ce dernier conseil; et, ce soir, tous mes animaux sont sur la plage, à quarante kilomètres au nord de la Rovouma.

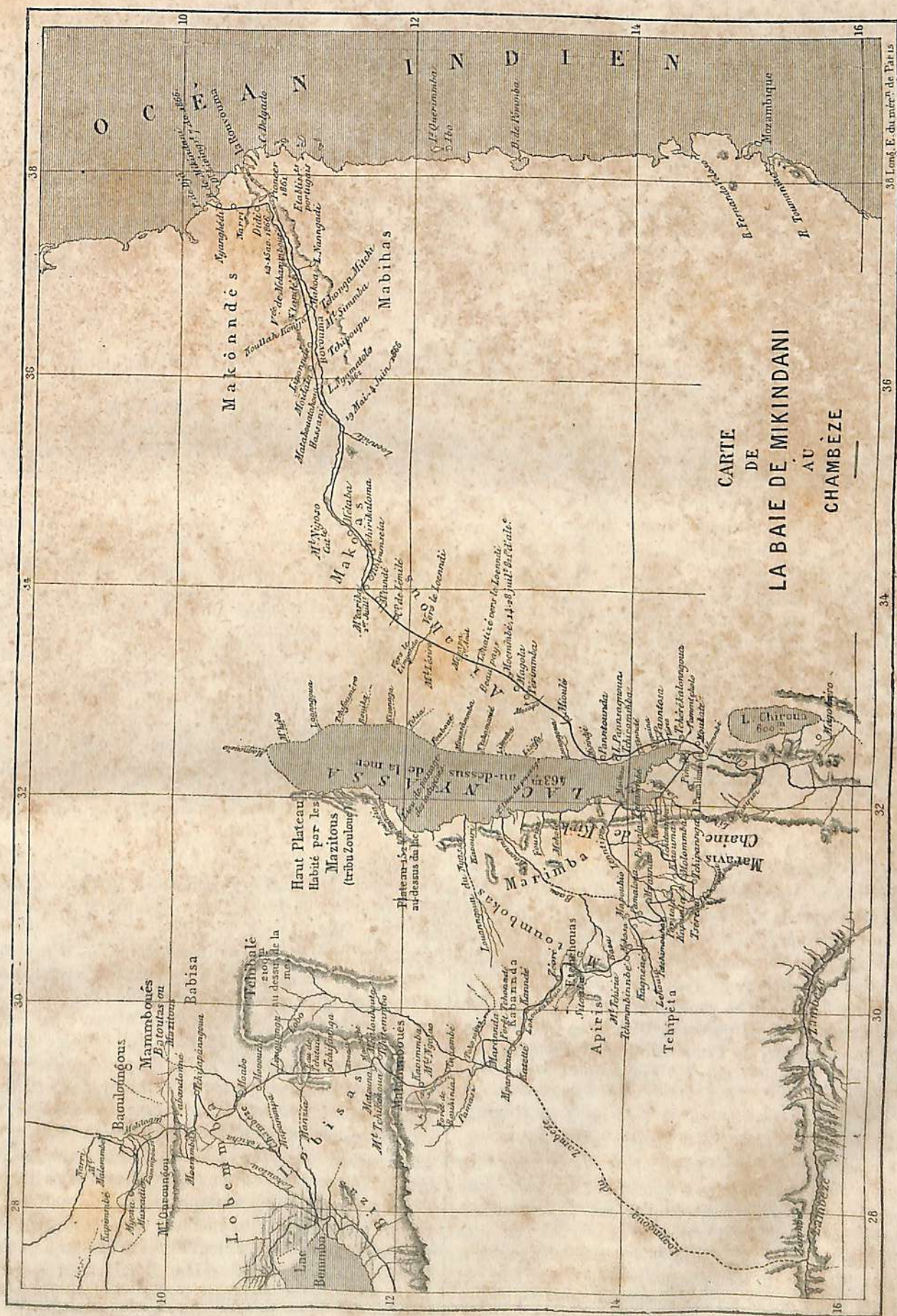
25 mars. — Loué une maison, au prix de quatre dollars. Nos bêtes ont terriblement souffert de leur ballotement dans la daou. En attendant qu'elles soient remises, nous allons fabriquer des selles pour les chameaux et réparer les bâts des mulets et des ânes.

Ici les gens n'ont pas de bétail. Ce sont pour la plupart des métis arabes; physiquement, tout ce qu'il y a de plus triste : des membres grêles, l'air défait; beaucoup d'yeux malades.

Sur le point de rentrer en Afrique, je me sens tout joyeux. Quand on y revient avec l'espoir d'améliorer le sort des indigènes, tout s'ennoblit. L'échange des politesses ordinaires, notre arrivée dans un village, nos demandes ou nos réponses, tout cela fait connaître la nation par l'entremise de laquelle leur pays sera éclairé et délivré de la traite de l'homme.

Le plaisir purement physique du voyage est d'ailleurs très-grand par lui-même. Une marche alerte sur des terrains de quelque six cents mètres d'altitude assouplit les muscles et les trempe, un sang renouvelé circule dans les veines, l'esprit est lucide, l'intelligence active, la vue nette, le pas ferme; et l'effort du jour rend très-doux le repos du soir. On a l'aiguillon des chances lointaines de péril. Obligé de compter sur soi-même, on prend confiance dans ses propres ressources; le sang-froid, la présence d'esprit augmentent. Tout est fortifié; le corps reprend ses proportions; il n'y a plus de graisse et pas de dyspepsie. A cet égard, l'Afrique est un pays merveilleux : l'indigestion n'y est possible que pour celui qui est avide d'os à moelle et de pied d'éléphant.

30 mars. — Le port de Mikindani a un peu la



CARTE
DE
LA BAIE DE MIKINDANI
AU
CHAMBÈZE

Gravé par Erhard

forme du pique des cartes à jouer, la hampe de celui-ci figurant la passe, qui n'a que cent mètres de large et se dirige à peu près au sud-ouest. Des ruines de construction arabe, bâties avec de la pierre et de la chaux, montrent que ce point du rivage est fréquenté d'ancienne date. Les gens font un peu de commerce en copal et en orseille. Un employé de la douane de Zanzibar préside à la perception des droits, qui sont très-minimes, et un djémadar (chef militaire) est la première autorité du lieu.

4 avril. — Au moment de partir, un de nos ânes a été si cruellement déchiré par un de nos buffles qu'il a fallu l'abattre. Nous avons ensuite rogné les cornes de l'agresseur, selon le principe des gens qui ferment l'écurie quand le cheval a été volé; puis nous nous sommes mis en route, et nous avons gagné l'habitation du djémadar. Celui-ci a largement protesté de son désir de m'être utile; en attendant, il m'a logé dans une misérable case, où entraient le vent et l'averse, et m'a trompé en me disant qu'on ne trouvait pas à louer de porteurs dans les tribus voisines: mensonge que les autres m'ont confirmé. Ce sont de vils Arabes de la côte, des métis aux trois quarts africains, et possédant, comme toujours, les défauts des deux races sans en avoir les qualités.

6 avril. — Longé la baie vers le sud-ouest, et couché dans un village. Il y a six bourgades autour du port intérieur; la population, y compris les esclaves, peut être de trois cents personnes.

7 avril. — Marché au sud, avec un Somali pour guide; un homme obligeant et d'une figure agréable, auquel je donne vingt dollars pour nous conduire à Ngomano. Le chemin se déroule dans une vallée boisée sur les deux rives, et dont l'herbe, qui nous domine de beaucoup, produit une sensation d'étouffement: pas un souffle d'air, et le soleil nous tombant à plomb sur la tête.

Lundi, 8 avril. — Passé la journée d'hier à Nyanghédi. Dans la soirée, nos chameaux et nos buffles ont été piqués par la tsétsé pour la première fois. Aujourd'hui, traversé des fourrés n'offrant aux hommes aucun obstacle, mais dans lesquels il a fallu ouvrir un passage aux chameaux. Fort heureusement les Makônndés du village se sont loués avec joie en qualité de bûcherons et de porteurs. D'après ce que m'avait dit le djémadar, de l'impossibilité d'avoir plus loin des aides, j'ai laissé chez lui beaucoup de choses que je regrette.

De temps à autre nous débouchons dans de vastes clairières, où les Makônndés cultivent du sorgho, de la cassavé et du maïs. Les gens sont beaucoup plus intéressés par la vue des chameaux et des buffles que par la mienne. Ils ont, quant à eux, le front d'une forme assez nette, mais étroit et un peu bas; les ailes du nez largement étendues, les lèvres pleines, sans excès d'épaisseur; le corps et les membres bien faits; de petits pieds, de petites mains; la peau, d'un brun foncé chez les uns, d'un brun clair chez les autres; la taille

moyenne, la démarche assurée, l'air indépendant. Leur peuplade n'a pas de grand chef, et ses villages n'ont entre eux aucun lien.

10 avril. — Gagné la bourgade de Narri, par 10° 23' 14" de latitude méridionale. Notre course est à peu près au sud; elle nous fait suivre des vallées, d'où nous sortons souvent pour gravir les côtes. Sur les hauteurs sont des villages que nous quittons pour redescendre dans un autre ouadi, quelquefois dans le même. On ne voit pas d'eau courante; les habitants dépendent de leurs citernes.

11 avril. — Nous allons toujours au sud et continuons à monter. Le sol est très-fertile, mélangé de beaucoup de sable; mais pas de roche apparente. Du sorgho et du maïs luxuriants, du manioc de sept à huit pieds de hauteur. Les bambous sont arrachés, répandus sur la terre et brûlés pour servir de fumure.

12 avril. — Au départ, le fourré était si épais que mes hommes ne croyaient pas pouvoir l'ouvrir: cela a continué ainsi pendant cinq kilomètres. Les arbres ne sont pas gros, mais tellement serrés qu'il faut une grande somme de travail pour élargir le chemin et pour hausser la voûte. Avant que la traite eût décimé la population, tous ces fourrés étaient en culture; c'est pour cela qu'on n'y voit pas de grands arbres. Beaucoup de tiges ne sont que de la grosseur d'une perche; mais elles se trouvent mêlées à tant de lianes que l'aspect est celui du gréement d'un navire, jeté pêle-mêle de tous les côtés. Un grand nombre de ces lianes ont des sarments de trois à quatre pouces de diamètre. L'une d'elles peut être comparée pour la forme au fourreau d'un sabre de dragon; mais, sur les deux faces, elle porte une crête d'où surgissent, à égale distance, des bouquets d'épines acérées. Ainsi armée, elle pend en droite ligne sur une longueur d'environ deux mètres; puis, comme si elle n'avait pas de la sorte assez de chance de blesser, elle se tord brusquement, de façon à mettre ses dards cruels à angle droit avec ceux qui précèdent. Darwin a observé de nombreux exemples de ce qui, dans ces lianes, paraît être de l'instinct. L'espèce dont nous parlons semble avide de nuire; ses lames emmêlées se tendent pour infliger des blessures aux passants. Une autre est si tenace qu'elle ne peut être rompue avec les doigts. Il en est une qui paraît d'abord sous l'aspect d'un jeune arbre; mais avec les habitudes désordonnées de sa classe, elle abandonne bientôt la forme régulière pour jeter ses câbles à cinquante ou soixante pieds de distance: vous la coupez ici, croyant en être quitte, et vous la retrouvez à quarante mètres plus loin. Une autre encore ressemble à une feuille d'aloès, mais enroulée comme les tortillons qui sortent d'un rabot. Sa voisine est armée de grappins disposés de façon à retenir l'homme qu'elle saisit, et ainsi de suite. Contre ces plantes, qui semblent appartenir à la flore des terrains carbonifères, s'escriment dix jeunes et vaillants Makônndés. Habités qu'ils sont au défrichage de ces bois, ils y vont de bon cœur, taillant et

abattant, ayant pour cela des serpes bien adaptées à ce genre d'ouvrage, et prenant une cognée lorsqu'ils ont à couper des arbres. Lianes et tiges disparaissent devant eux comme les nuées devant le soleil. Ce sont les hommes de grande taille qui se fatiguent le plus vite; ils sont épuisés que les autres continuent à saper vigoureusement; mais deux jours de ce rude travail ralentissent les plus forts.

13 avril. — Nous commençons à descendre la pente qui mène à la Rovouma. Aujourd'hui, de temps en temps, le pays se laissait entrevoir; il semblait cou-

vert de grands bouquets de bois d'un vert sombre; par moments, les ondulations prenaient l'aspect de collines, et çà et là un sterculier, anticipant sur l'hiver qui approche, se montrait en feuilles jaunies.

Un vieux Monyîko a donné une chèvre à mes hommes et demandé aux cipayes s'ils voulaient égorger la bête; mais les Anjouannais, étant d'une secte différente, ne voulaient pas qu'elle fût saignée à la façon des Hindous : de là grande dispute entre les deux camps pour établir de quel côté se trouvait l'orthodoxie.

15 avril. — Atteint hier la Rovouma près de l'en-



Livingstone. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

droit où, en 1861, le *Pionnier* reprit le chemin de la côte. Aujourd'hui, repos du dimanche.

16 avril. — Nous marchons maintenant vers l'ouest, en longeant le bord déchiqueté d'un plateau dont la rivière est flanquée à droite et à gauche. Au loin, apparaît une rangée de collines qui semblent enfermer la Rovouma. Ici, des éperons s'avancent du côté de l'eau; et des baies de quinze cents à cinq mille mètres de profondeur pénètrent dans les terres. Parfois les promontoires ont été doublés; parfois nous les avons franchis; il y avait alors beaucoup de bois à

abattre. Le sentier va d'un village à l'autre et fait de nombreux détours. Nous finissons toujours par arriver à des jardins où il y a du riz parmi d'autres céréales; il faut que, dans la saison, l'humidité soit grande en cet endroit pour que le riz réussisse; maintenant les récoltes souffrent de la sécheresse.

17 avril. — J'avais ordonné aux cipayes de prendre le moins de bagages possible; mais outre deux buffles, il y a deux mulets et deux ânes surchargés de leurs affaires; ils tueront les pauvres bêtes. Sur l'observation que j'en ai faite, ils ont caché une

partie de leurs objets dans les paquets des chameaux, qui, à leur tour, sont accablés. J'avais emmené ces derniers, ainsi que les buffles, pour juger de l'effet que produirait sur eux la piqure de la tsétsé; je crains bien que l'expérience ne devienne impossible par la manière dont les pauvres bêtes sont conduites.

19 avril. — Fait route sur le plateau, et bu de l'eau fraîche pour la première fois depuis le commencement du voyage.

Les gens d'ici mettent beaucoup d'ardeur à s'engager comme bûcherons et font gaiement la besogne. C'est, je crois, le désir de plaire à leurs femmes, en

leur donnant un peu d'étoffe, qui les anime; ils gagnent par jour un mètre de calicot.

Plus nous remontons la Rovouma, plus les gens sont tatoués; leurs dents sont limées en pointe, et les femmes portent de grands anneaux de lèvres. Chez les Mabihas, qui habitent la rive droite, quelques hommes se décorent aussi du pélélé¹.

La tsétsé a piqué de nouveau les buffles; elle vit aux dépens des hippopotames, des éléphants et des cochons, seul gibier que nourrisse le pays.

Sur la dénonciation du vol d'une chemise par un porteur qui avait pris la fuite, les compagnons du fugitif ont suivi à la piste et rejoint le voleur qui était



Maison de Livingstone, à Zanzibar. — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

dans sa case. Les anciens du village se sont réunis et ont condamné le coupable à une amende d'une valeur quadruple de celle de l'objet volé. Ce matin, les hommes sont revenus et ont l'air d'avoir fait une chose toute simple. C'est le premier vol que nous ayons remarqué; et la façon dont il a été jugé prouve un grand fonds d'équité naturelle.

26 avril. — Resté à Narri pour acheter des vivres, qui plus loin sont moins abondants. Les gens se sont empressés de nous vendre de la farine, des œufs, des volailles et du miel; les femmes du pays sont grossières.

J'ai surpris hier un cipaye frappant un chameau avec un bâton de la grosseur du bras; le sentier était trop étroit, la pauvre bête ne pouvait pas avancer; et l'homme frappait toujours. Je lui ai crié de finir, mais il était trop tard; aujourd'hui le chameau ne peut plus bouger; il faut le laisser à Narri sous la protection du chef.

29 avril. — Passé le dimanche au bord de la Rovouma, en face du premier village des Mehamboués, qui semblent être une branche importante des Makondés. Leur pays s'étend au loin vers le sud; il est

1. Voy. *Tour du Monde*, t. XIII, p. 140.

peuplé d'éléphants et plein d'arbres à copal. Je suis allé voir un de ces arbres qui se trouve près du village. Les feuilles sont par couples, d'un vert brillant avec les nervures saillantes sur les deux faces ; les ramilles sont divergentes et partent du même point. Le fruit, dont nous avons vu la coque, paraît être une noix ; quelque animal en avait rongé le contenu. Où l'écorce des branches est blessée, la gomme s'écoule et tombe sur le sol. Les habitants fouillent aux environs des arbres modernes, avec l'idée que ceux d'autrefois, qui ont jeté leur gomme avant que celle-ci fût un objet de commerce, doivent avoir occupé la même place. « Il y a des jours où l'on ne trouve rien, me dit le Ma-

konné qui me servait de guide ; mais le *Mounngou* peut vous donner le lendemain ce que vous n'avez pas trouvé la veille. » Tous ceux qui étaient là approuvèrent ces paroles, d'où la preuve qu'ils admettent l'existence de Dieu.

30 avril. — Mes chameaux sont couverts de plaies ; ils reviennent tout sanglants, avec des blessures qu'ils n'auraient pu produire en se frottant contre les arbres. Je soupçonne de vilaines actions. Les mulets et les buffles sont également maltraités ; je ne peux pas être toujours là pour empêcher qu'on les batte.

Ici, les indigènes fument du tabac et non du chanvre. En fait d'animaux de basse-cour, on ne voit que



Le marché aux esclaves, à Zanzibar. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

des poules, des pigeons et des canards musqués ; ni chèvres ni moutons. Le miel n'est pas cher : un grand pot d'une contenance d'un gallon (quatre litres et demi) et quatre poulets m'ont été donnés pour moins de deux mètres de calicot.

1^{er} mai. — Nous traversons maintenant un pays relativement libre. C'est un plaisir d'embrasser du regard la scène environnante, alors même qu'elle est presque entièrement couverte de grandes masses de feuillage, la plupart d'un vert sombre ; car, ici, à peu près tous les arbres ont les feuilles de la teinte et de la nature de celles des lauriers.

2 mai. — Les montagnes se rapprochent et nous reconnaissons le Liparou, dont la forme tabulaire nous avait frappé lors de notre premier voyage. Il a de sept cents à huit cents pieds anglais de hauteur ; un cours d'eau permanent s'échappe de la base occidentale et forme une lagune dans la prairie qui borde la Rovouma. Des arbres, amis des cours d'eau constants, couvrent de leurs racines les rives marécageuses et leur font un parquet ; mais, par endroits, on enfonce d'un mètre. Il nous a fallu combler ces fondrières avec des branches et des feuilles ; puis décharger nos bêtes et les conduire à la main.

3 mai. — Fait halte dans un village makoa dont le chef est une femme. Les Makoas ou Makoaanés se reconnaissent à une demi-lune en tatouage qu'ils portent sur le front ou ailleurs.

Une femme à l'air maternel s'est approchée et m'a offert de la farine; d'autres femmes avaient donné à manger à nos hommes et n'avaient rien reçu en retour; celle qui m'apportait de la farine ne pensait donc pas à la vendre. Je lui ai dit de me l'envoyer par son mari et que je l'achèterais; j'aurais mieux fait de l'accepter.

Beaucoup de Makoas ont la figure tatouée de lignes doubles et saillantes d'un demi-pouce de longueur. Quand l'incision est faite, du charbon y est introduit, et les chairs sont pressées de manière à obtenir une cicatrice en relief; cela donne au visage quelque chose de hideux et cet air rébarbatif que nous ont transmis les portraits de nos anciens rois.

4 mai. — De grosses mouches piquent les buffles; le sang qui s'échappe des piqûres est de couleur artérielle.

Notre bufflonne a une inflammation de l'œil gauche et le bassin gonflé, près des lombes. Le buffle gris est malade, ce que j'attribue à une surcharge excessive. Les chameaux ne semblent pas éprouver les effets de la mouche; mais leurs affreuses plaies et les mauvais traitements les épuisent. Aucun symptôme de la tsétsé chez les ânes et les mulets; mais un de ces derniers a une luxation de l'épaule.

Vu la dernière des rangées de collines dont la rivière est flanquée au nord. En face de nous est une plaine d'où surgissent des pics granitiques.

A Nyammba, où nous avons passé la nuit, se trouvait une doctoresse ayant la spécialité de faire pleuvoir; elle m'a donné un grand panier de soroko (le *mung* de l'Inde). C'est une belle femme, grande et bien faite, jolie jambe, joli pied et tatouée à profusion; les lèvres elles-mêmes ont leur dessin finement élaboré, ainsi que la partie postérieure du corps, — nulle pudeur dans ce pays-ci.

Après avoir laissé derrière nous l'extrémité de la chaîne, et allant toujours à l'ouest, nous avons trouvé d'abord un grès durci par le feu; puis des masses de granit, comme si la force ignée qui a produit le métamorphisme partiel du grès avait résidé dans ces masses. Après cela, le granit ou la syénite est couvert de stries comme si la roche avait été fondue.

Avec le changement de structure géologique nous avons une végétation différente : au lieu des arbres à feuilles de laurier du terrain précédent, nous rencontrons des dalbergias, des acacias et des mimosas; l'herbe est moins haute et nous pouvons marcher sans couper de bois.

6 mai. — Encore la tsétsé. Nos bêtes ont l'allure

somnolente; la bufflonne a l'œil trouble, et quand on la pique, il sort de la peau un filet de sang d'un rouge écarlate.

Les naturels paraissent intelligents. Il serait intéressant de connaître leurs idées, de savoir ce qu'ils ont appris dans leur communion avec la nature pendant tant de siècles. Leur manière d'être ne rappelle en rien ce mépris de la vie humaine dont les exemples remplissent les chroniques des âges ténébreux de notre histoire. Mais je n'ai pas d'interprète, et bien que je puisse m'entendre avec eux pour les sujets ordinaires, cela ne suffit pas.

7 mai. — Un des chameaux est mort cette nuit; ce matin le buffle gris a des convulsions. Je m'attends à perdre encore un buffle, un mulet et d'autres chameaux. Les cipayes, par leurs cruautés, faussent mon expérience. Dès que je ne suis pas avec eux, ils s'arrêtent; et pendant qu'ils fument et qu'ils mangent, ils laissent les pauvres bêtes en plein soleil, sans les décharger. Ils ne marchent pas, ils musent et ne veulent faire aucun effort, pas même porter leurs sacs et leurs ceintures. Une seule chose les occupe : c'est de manger; ils ont pour cela des facultés surprenantes. Le climat n'aiguise pas l'appétit, mais ces gens-là mangent quand même; ils s'empressent jusqu'à ce que le débordement se produise; et lorsqu'ils ont vomi et se sont purgés, ils recommencent.

A vol d'oiseau, nous n'avons pas fait, en moyenne, plus de six à sept kilomètres par jour, et mes bêtes sont fréquemment restées huit heures de suite au soleil portant leur charge. Emmener de pareilles gens est une

grande méprise.

9 mai. — Laissé hier à Liponndé les cipayes avec leur havildar, les Nassickais et les animaux, afin de traverser promptement l'endroit où il n'y a pas de vivres, et d'envoyer au sud et à l'ouest chercher des provisions. Quand les bêtes se seront reposées, on nous les amènera.

Je suis parti avec les Anjouannais et les vingt-quatre porteurs; c'est un plaisir de s'éloigner des autres. Une marche agréable de huit heures nous a conduits à Moïdala où nous avons couché. La roche est toujours de la syénite.

En surcroît des Mazitous, qui ont passé dans le pays comme une nuée de sauterelles, les champs souffrent de l'une de ces sécheresses inexplicables auxquelles sont sujettes certaines parties restreintes, et quelquefois de larges portions de cette contrée.

Les roseaux, qui, près de la côte, nous ont tant fatigués, n'existent pas ici; l'herbe est sèche, beaucoup de plantes sont mortes et les arbres n'ont plus de feuilles. Tous les ruisseaux que nous avons franchis ne sont que des torrents dont le lit sableux est à sec, et où les indigènes font des trous pour avoir de l'eau.



Liane épineuse paraissant se tordre pour mieux blesser.



« Lianes et tiges disparaissent devant eux comme les nuées devant le soleil. » (P. 5.) — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

11 mai. — Il est difficile de faire avancer les porteurs, qui tombent d'inanition.

14 mai. — A Matahouatahoua, une femme au visage profusément tatoué, mais d'une physionomie agréable, s'est approchée, tenant à la main un bouquet de sorgho à sucre et l'a déposé à mes pieds, en disant : « Je vous ai déjà vu ici. » Elle montrait le point de la rivière où avait eu lieu notre retour en 1862. Je me rappelai alors que j'avais fait arrêter le bateau pour attendre le panier d'aliments qu'une femme nous apportait, panier qui fut remis à l'un de mes hommes et dont la donatrice s'éloigna sans avoir rien reçu. Parfois les présents sont faits dans la pensée qu'ils en rapporteront de plus considérables; il est doux d'avoir la preuve qu'il n'en est pas toujours ainsi.

Aujourd'hui, après une marche d'une heure trois quarts, il a fallu nous arrêter; nous étions alors chez Hassani. Au moment où nous arrivions, la fille de celui-ci retirait du feu une marmite de haricots. Hassani nous en fit présent; et quand je l'invitai à y prendre part, il me répondit : « Vous êtes étranger; je suis chez moi et me procurerai autre chose. » Comme tous les chefs, il passe pour être docteur; et sa femme, une vieille dame solidement bâtie, est doctoresse; elle a été son unique épouse et lui a donné quatre enfants, qui vivent avec eux.

15, 16 et 17 mai. — Étapes misérablement courtes, par suite de la faim. Traversé la Rovouma et le Loenndi dans l'espoir de trouver des vivres.

18 mai. — Pays desséché. L'herbe et les feuilles sont jaunes et craquantes. Parmi ces plantes mortes abondent les tiges d'une sorte d'acacia herbacé qui aime l'eau; d'où la preuve qu'en d'autres temps celle-ci ne manque pas; et les empreintes laissées par des pieds d'hommes pataugeant dans la vase, empreintes actuellement durcies, montrent que ce terrain brûlé a été bourbeux.

19 mai. — Décidément le Loenndi est la branche mère de la Rovouma; il est cependant moins large : il a environ deux cents pieds, et la Rovouma deux cent cinquante. Tous les deux sont rapides et peu profonds, remplis d'îlots, de rochers et de bancs de sable. Ils sont parcourus par de petits canots, que les riverains se vantent de conduire habilement; à cet égard, les femmes ne sont inférieures à aucun homme.

27 mai. — Envoyé Mousa du côté de l'ouest pour acheter des provisions; il revient, ce soir, les mains vides.

Tout le monde s'accorde à représenter le pays qui est au couchant comme tellement montagneux et infesté de Mazitous, qu'il est impossible de prendre cette direction. On ne se figure pas la terreur qu'inspirent les hommes de cette race; elle est inimaginable : à la seule vue de leurs boucliers, toute la population prend la fuite comme un troupeau de daims qui s'effare.

Ces gens redoutés ont avec eux leurs familles, leurs vaches et leurs chèvres. La tribu tout entière vit du pillage des autres peuplades. Elle s'arrête ici : plus bas, ses bœufs seraient victimes de la tsétsé.

5 juin. — Passé près d'un village où le sorgho est récolté; il est parfaitement mûr. Les épis sont rangés en ligne avec soin pour sécher, et pour que le vent ne les égrène pas en les dispersant. Beaucoup de tiges n'ont pas donné de grain; celles-là sont très-sucrées et les indigènes les mâchent, comme ils feraient de la canne à sucre. Cette nourriture les engraisse; mais elle ne durera pas longtemps et la famine viendra. Pour l'éviter, les pauvres gens font ce qu'ils peuvent; ils plantent des fèves, des haricots et du maïs dans les endroits où le terrain le permet.

6 juin. — Reçus par Makotchéra, le plus grand chef de la contrée; un joyeux mortel et d'une laideur qui ne répond pas à l'amabilité de son sourire : le front bas, couvert de rides profondes; le nez quelque peu assyrien, mais épaté; la bouche grande, le corps très-maigre. Il a été chasseur d'éléphant et il cultive la poésie; mais je n'ai pas pu le décider à nous donner un échantillon de son talent.

Makotchéra pense que Dieu n'est pas bon; la raison qu'il en donne, c'est que Dieu tue beaucoup de monde.

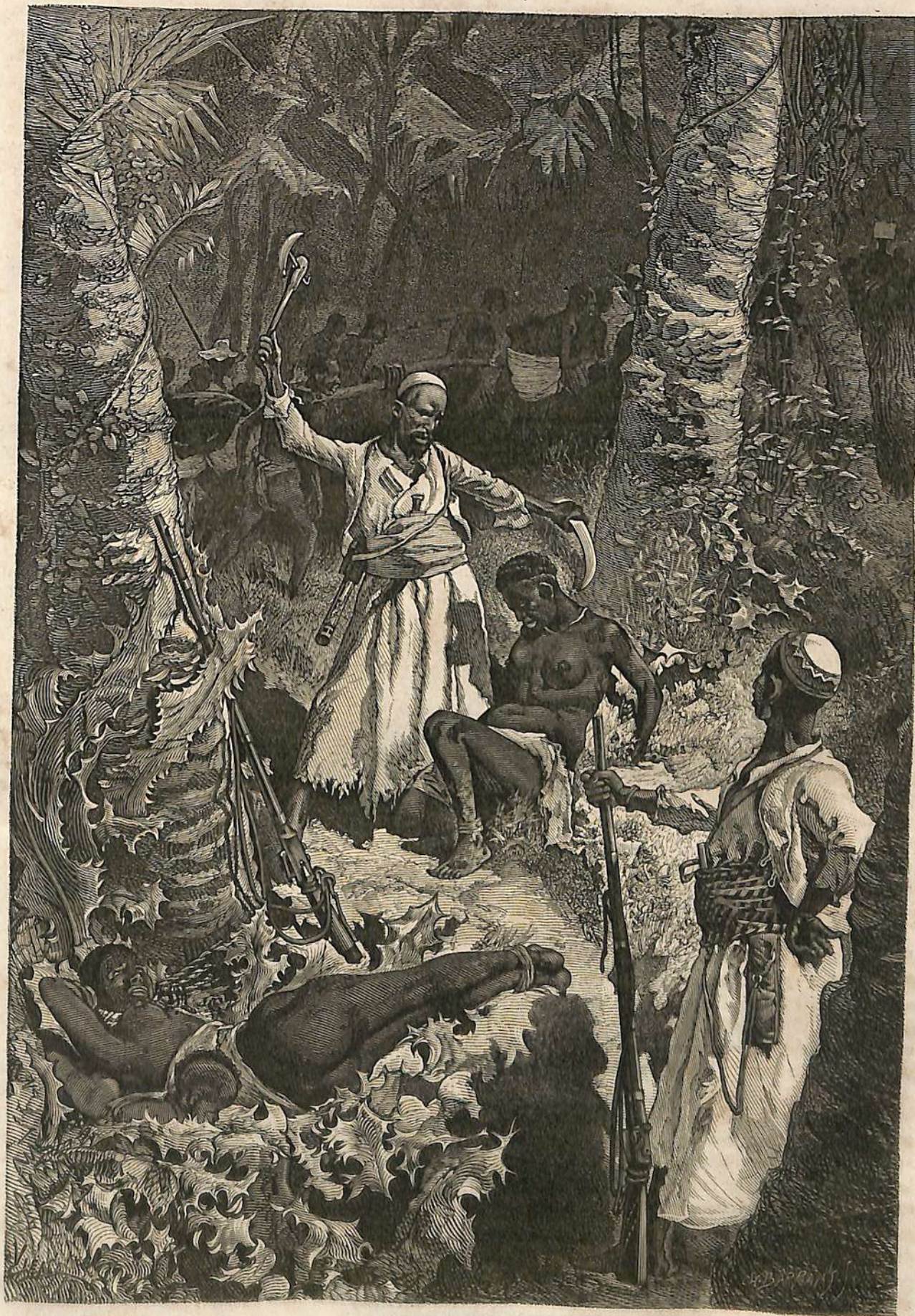
9 juin. — Toujours à l'ouest. Le pays monte graduellement à mesure que nous avançons. Traversé d'abord le même genre de forêt; trouvé après cela de grandes masses de granit ou de syénite s'écaillant par plaques; la roche est couverte d'une plante, dont l'écorce se détache par endroits et se frise comme les bobèches de papier que l'on met aux bougies. Ainsi revêtues, ces collines paraissent d'un gris clair, avec des portions noires dans les parties abruptes. Au loin, ces mêmes collines sont d'un bleu foncé. Le terrain est dur et pierreux, mais couvert de plantes diverses et d'une herbe disposée par touffes, comme celle du Kalahari à laquelle elle ressemble.

10 juin. — Marche très-pénible; toujours dans le même pays. On ne voit aucune habitation. Passé près d'un homme qui venait de mourir de faim.

Entre le village de Makotchéra et la station suivante est la colline de N'gozo. L'eau n'est trouvée que sous la couche sableuse des ruisseaux taris. Le premier indice que nous ayons eu de notre approche de la demeure de l'homme a été une jolie petite femme qui tirait de l'eau d'une citerne. J'étais seul; elle s'est agenouillée et m'a tendu son vase rempli d'eau en l'élevant avec les deux mains.

13 juin. — Le tatouage que portent les indigènes sur le front et sur le corps n'est fait que dans un but de parure : « afin de se rendre plus beau pour la danse. » Toutefois ces ornements semblent avoir quelque chose d'héraldique; car, en les voyant, les gens du pays disent sans hésitation à quelle tribu ou portion de tribu appartient celui qui en est décoré.

Les Matamboués et les Haut-Makônndés ont pour tatouage des signes qui rappellent complètement les dessins de l'ancienne Égypte; par exemple, des lignes ondulées, telles qu'en faisaient les anciens pour représenter l'eau. Des arbres, des jardins enfermés dans



Negrier tuant ses esclaves. — Dessin de Daniel Vierge, d'après le texte.

des carrés semblent avoir été imaginés autrefois pour les riverains de la Rovouma, qui les ont encore. Le fils prend la marque du père; et c'est ainsi que les vieux symboles se sont perpétués, bien que leur signification paraisse ne plus être comprise. Les Makoas portent le croissant, ou presque la pleine lune; mais, comme pour les autres, ce n'est qu'une parure. Ces dessins, bleus ou noirs, se détachent vivement sur les peaux de nuance claire, que l'on voit ici en grand nombre.

Chez les Makônnés et les Mehamboués, les incisives sont limées en pointe. Les Matchinngas, tribu aïahoue, laissent un crochet des deux côtés de la dent, et s'arrachent l'une des incisives médianes en haut et en bas.

14 juin. — Mes porteurs m'ont quitté, dans la crainte d'être pris comme esclaves quand ils retourneraient chez eux. J'en attends d'autres; et me voilà aussi dépendant des naturels que si je n'avais pas emmené de bêtes de somme : pauvre matière pour remplir un journal.

16 juin. — On fait de sombres récits de la contrée où nous allons. Il nous faudra quatre ou cinq jours pour nous rendre chez Mtarika; puis dix jours à travers les jungles pour atteindre la ville de Mataka. Disette chez le premier; mais abondance chez l'autre, qui est voisin du lac.

19 juin. — Passé aujourd'hui près d'une femme attachée à un arbre, et par le cou; elle était morte. Les gens du pays racontent qu'elle ne pouvait pas suivre la bande, et que le marchand n'a pas voulu qu'elle devint la propriété de celui qui la trouverait, si le repos venait à la remettre. Une autre avait été poignardée, ou tuée d'une balle. La réponse est toujours la même : furieux de la perte de son argent, le maître soulage sa colère en tuant l'esclave qui ne peut plus marcher.

20 juin. — Retourné à Métaba, où le chef nous a dit que personne, excepté lui, n'avait de grain à vendre. Les Arabes l'ont approvisionné de poudre et de calicot, d'où il est résulté que, pour avoir des vivres, il a fallu lui céder nos plus belles étoffes et les objets qui lui faisaient envie; mais au moment de partir il m'a donné un repas de bouillie et de pintade.

22 juin. — Un pauvre petit garçon, ayant un prolapsus ani, m'a été amené hier. Sa mère, qui, pour me consulter, avait fait un long chemin, le portait sur l'épaule droite; un enfant à la mamelle occupait le bras gauche; et, sur la tête, elle avait deux paniers. Chaque fois que nous nous arrêtions, son amour maternel se montrait dans le soin avec lequel elle bandait le cher petit.

23 juin. — Le pays est couvert de forêts où la marche est beaucoup plus libre que dans la région précédente. Nous sommes maintenant à quelque deux

cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Tous les indigènes cultivent du maïs au bord de la Rovouma, ainsi que dans les îles, dont le terrain est moins sec. Presque tous ont des fusils, de la poudre en abondance et une quantité de beaux grains de verre. Ils portent des coiffures de perles rouges enfilées avec leurs cheveux mêmes, et des cravates de perles bleues aussi serrées que les cols de nos soldats. Le péléélé est d'un usage universel; les dents sont limées en pointe.

24 juin. — Service divin dans la matinée; beaucoup de spectateurs. Les indigènes croient à l'Être suprême, bien qu'ils ne l'invoquent pas.

Des vents froids du sud prédominent. Température, $+ 12^{\circ}, 5^{\circ}$.

L'un de nos mulets est très-malade; toujours de la faute des cipayes.

Faire bouillir la marmite avec des pierres brûlantes est inconnu dans cette région; mais on y emploie les termitières en guise de four. Des trous sont en outre creusés pour la cuisson du pied d'éléphant, de la bosse de rhinocéros, de la tête de zèbre et d'autres grands animaux.

Acheté un senzé (*aulacode swindérien*) qui a été boucané. C'est en plaçant la viande, le poisson et les fruits au-dessus d'un feu très-doux, pour les faire sécher, que les naturels les conservent : la salaison leur est inconnue. Outre les châssis qu'ils emploient comme séchoirs, les Makônnés ont des échafaudages de six pieds de hauteur où ils vont dormir; le feu qui est allumé des-

sous éloigne les moustiques; et, dans le jour, ces estrades servent de lieu de repos et d'observation.

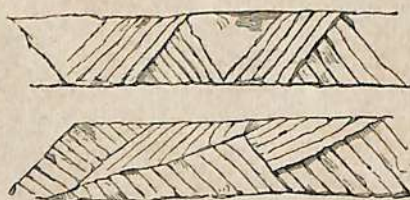
25 juin. — Quitté Tchirikaloma et gagné le village de Namalo, que ses habitants ont abandonné ce matin; ils vont tous s'établir chez les Mehamboués, où il y a des vivres. Une pauvre petite fille, trop faible pour suivre les émigrants, a été laissée dans une case : probablement une orpheline.

Rien à manger.

Près de beaucoup de villages, nous remarquons une baguette dont les deux bouts sont fichés en terre, et qui forme un arc. De nombreux talismans, pour la plupart des morteaux d'écorce, sont enterrés sous cette baguette. Lorsque la maladie s'abat dans la commune, les hommes se rendent là en pèlerinage; ils se lavent avec de l'eau dans laquelle a infusé le talisman; puis ils passent à plat ventre sous l'arche en question; après cela ils enterrent le charme à la place où ils ont passé, et, avec lui, la maligne influence qui les menaçait. On a recours au même procédé pour éloigner les mauvais esprits, les bêtes féroces et les envahisseurs.

J'ai demandé à Tchirikaloma comment les albinos

1. Partout nous avons indiqué la température en degrés centigrades.
(Note du traducteur.)



Poterie décorée d'une imitation de vanerie.



Esclaves abandonnés. — Dessin de Daniel Vierge, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

sont traités dans le pays; il m'a répondu qu'on les laissait vivre, mais qu'ils n'arrivaient jamais à l'âge d'homme.

« Avez-vous entendu parler de gens qui mangent de la chair humaine ou qui ont une queue? lui demandai-je encore. — Certainement, dit-il; mais j'ai toujours compris que ces monstruosités-là, comme les autres, n'existaient que parmi vous, gens qui allez sur la mer. » Ces mots : les autres désignaient ceux de mes compatriotes qui ont des yeux derrière la tête, aussi bien qu'au visage. J'avais déjà entendu parler de ceux-ci près d'Angola.

26 juin. — Mon dernier mulet est mort.

Ce matin, comme nous passions dans le voisinage d'une case, une femme bien mise, qui avait au cou la fourche des esclaves, nous a appelés hautement et nous a sommés d'être témoins de la violence qui lui était faite. Il y avait dans son accent une telle autorité que tous mes hommes s'arrêtèrent, puis allèrent à elle pour l'entendre. Elle nous dit alors qu'elle était proche parente de Tchirikaloma, et qu'elle allait rejoindre son mari, en amont de la rivière, lorsque le vieillard qui la retenait captive l'avait saisie, séparée de sa servante et soumise à l'état de dégradation où elle était présentement. Le vieillard répondit qu'elle s'enfuyait, et que Tchirikaloma lui en aurait voulu s'il ne l'avait pas arrêtée. Mais des gens ayant toute la mine de chasseurs d'esclaves rôdaient aux environs, et je ne doutai pas que cette femme n'eût été prise pour être vendue. Je donnai une brasse d'étoffe au ravisseur pour payer Tchirikaloma, si ce dernier se trouvait offensé, et le priai de dire au chef, qu'ayant eu honte de voir une de ses parentes la fourche au cou, je l'avais délivrée, et que je la ramènerais à son mari.

C'est évidemment une femme de haute condition; non-seulement ses manières l'annoncent, mais elle porte une quantité de beaux grains de verre enfilés sur du crin d'éléphant. C'est en outre une femme de tête : dès qu'elle a été libre, elle est allée bravement chercher son panier et saalebasse dans la hutte de son ravisseur. La maîtresse du logis — une virago — l'a enfermée et a voulu lui prendre ses perles, mais elle s'est vaillamment défendue. Mes gens ont enfoncé la porte et ont fait sortir notre protégée. Sur ce, l'autre femme — car l'officieux vieillard possède deux épouses — a joint sa kyrielle d'injures à celle de son aînée, qui, les poings sur les hanches, en véritable harengère, nous invectivait à pleine bouche. J'éclatai de rire; la jeune femme en fit autant, laissant la vieille en fureur, et nous sommes partis avec notre libérée, qui toutefois a perdu sa servante.

27 juin. — Vu un homme qui était mort d'inanition, car ce n'était plus qu'un squelette. Un des nôtres s'est écarté du chemin et a trouvé une quantité d'esclaves, la fourche au cou et abandonnés par l'acheteur, faute de nourriture. Ils n'avaient plus la force de parler. Quelques-uns étaient très-jeunes.

La plupart des indigènes sont fort troublés quand je leur dis que les esclaves qu'on trouve morts sur les chemins ont été tués par ceux qui les ont vendus. Les chefs se renvoient mutuellement la faute; mais le fait est là; bientôt ils n'auront plus personne à vendre, leur pays se transformera en une jungle et ceux des leurs qui ne seront pas morts cultiveront les champs des Arabes: je ne cesse de le leur dire.

28 juin. — Passé de village en village: tous abandonnés. Les gens de Tchényéouala nous ont dit de prendre chez eux tout ce que nous voudrions, et mes hommes n'ayant pas de vivres, nous avons glané dans les jardins quelques poignées de haricots, des feuilles de fèves, des tiges de sorgho vert, — triste nourriture.

Akosakoné, la femme que nous avons sauvée de l'esclavage, est arrivée chez son mari, qui est le frère d'un chef. On voyait bien qu'elle était de bonne famille. Pendant toute la route elle s'est comportée comme une lady, se faisant, pour dormir, un feu à part des autres, et nous rendant beaucoup de services, allant acheter nos provisions et en obtenant le double de ce que nous aurions eu pour la même somme; racontant avec chaleur notre conduite à son égard, demandant pour nous des vivres à un de ses beaux-frères, et se chargeant d'un sac de verroterie quand nous étions à court de porteurs. Elle nous a quittés en nous exprimant toute sa reconnaissance; nous sommes heureux d'avoir obligé quelqu'un d'aussi méritant.

Vu une autre femme liée à un arbre, où elle était morte. Affreuse chose à voir, quel que soit le motif du crime. Il y a sur le chemin tant de fourches à esclaves, gisant çà et là, que je soupçonne les habitants de libérer les captifs et de les recueillir pour les revendre: cela pourrait expliquer leur richesse en calicot.

1^{er} juillet. — A mesure que nous approchons du village de Mtarika le pays devient plus montueux; sur une profondeur de quinze cents mètres au sud de la Rovouma, vers laquelle il s'incline, il nourrit une population nombreuse.

La rivière a ici une largeur de près de cent mètres. Elle offre toujours le même aspect, celui d'un cours d'eau rapide, renfermant des bancs de sable et des îles, qui généralement sont habitées.

2 juillet. — Campés à l'ancienne résidence de Mtarika, où nous obtenons assez de vivres pour faire un repas par jour; mais il faut les payer de notre plus belle étoffe de couleur. Au même prix, nous pouvons donner accidentellement deux épis de maïs à chacun de nos hommes.

Nous sommes la proie de beaucoup de regards; les habitants, qui sont des Aïahous, se montrent fort curieux, parfois même jusqu'à la grossièreté. Tous les gens que nous avons vus depuis quatre jours, et tous ceux que nous trouverons d'ici au lac, sont de la même nation, presque de la même tribu que Chouma et Voukétani. Le buffon, l'âne (il n'en reste plus qu'un) et Tchitané, mon chien caniche, excitent la même

curiosité et provoquent les mêmes commentaires et les mêmes éclats de rire que ma personne.

3 juillet. — Une brève étape nous a conduits à la nouvelle résidence de Mtarika. Celui-ci, avant de paraître, a recueilli sur nous tous les renseignements possibles. La population est très-nombreuse. Les habitants font de nouveaux jardins ; de grandes lignes creusées à la houe, et d'un pied de large, divisent la terre à mettre en culture ; et l'on peut marcher longtemps sans sortir des champs ainsi partagés.

5 juillet. — Partis aujourd'hui pour le village de Mtandé. Après cela nous aurons huit grands jours de marche pour arriver chez Mataka.

Trouvé sur la route les os calcinés d'un individu accusé d'anthropophagie. Condamné à boire le poison, dont l'effet a sans doute fourni la preuve du crime, il a été brûlé au bord du chemin. Ses vêtements sont accrochés aux branches pour servir d'exemple aux autres.

7 juillet. — La végétation des hautes terres prédomine ; çà et là, des arbres se voient parmi des buissons d'une hauteur de cinq pieds, et de belles fleurs bleues et jaunes sont communes.

8 juillet. — Marche fatigante dans un pays dépeuplé. L'herbe est épaisse, les arbres sont de la grosseur des perches à houblon. Le sol est parfois légèrement siliceux, parfois de cette terre argileuse et rougeâtre où prospère le grain des indigènes.

9 juillet. — Campés dans un endroit sauvage, près du mont Lesiro ; beaucoup de lions rugissent aux alentours. Cette nuit, un de ces compères à voix rauque nous a donné une longue sérénade, mais tout s'est borné là.

11 juillet. — Rien d'intéressant ; toujours la même fatigue. Les denrées sont tellement rares que c'est à peine si la ration est d'une poignée de grain par jour. Très-peu de petits oiseaux, bien que, pour eux, la nourriture abonde et qu'il y ait un ruisseau dans chaque pli de terrain.

13 juillet. — Beaucoup de nos gens sont en arrière ; mais nous marchons pour avoir des vivres et leur en envoyer. J'ai partagé hier au soir le peu de riz qui me restait ; quelques-uns n'ont rien eu.

Marche pénible ; montées et descentes continuelles. J'ai compté quinze ruisseaux et autant de vallées que séparaient des chaînes de collines. Arrivés au sommet d'une rampe où nous n'étions plus qu'à une heure des champs de Mataka, il nous a été impossible d'aller plus loin. Des hommes partiront demain, au point du jour, pour aller acheter des vivres ; la fatigue est si grande que pas un ne voulait accepter cette mission.

14 juillet. — A huit heures, nos messagers n'étant pas revenus, je suis parti pour en savoir la cause. Au bout d'une heure de marche, comme je descendais la pente rapide qui domine les premiers jardins, je vis mes hommes que mon apparition fit bondir : ils surveillaient une bouillie qu'ils avaient mise au feu. J'envoyai de la nourriture aux autres, et continuai ma route.

Moemmbé, la ville de Mataka, est située dans une haute vallée, entourée de montagnes ; elle compte au moins un millier de maisons et a une banlieue très-populeuse. Sa fondation est récente.

Mataka est un homme d'une soixantaine d'années, habillé à la mode arabe, ayant une bonne figure et l'humeur joyeuse. Jamais il n'avait vu d'homme à peau blanche. Il me donna pour logement une maison carrée ; à vrai dire, la plupart des maisons de Moemmbé ont cette forme, car les Arabes sont imités en toute chose. Le manioc se cultive sur des billons formés le long des rues : plantation régulière qui donne à la ville une bonne apparence.

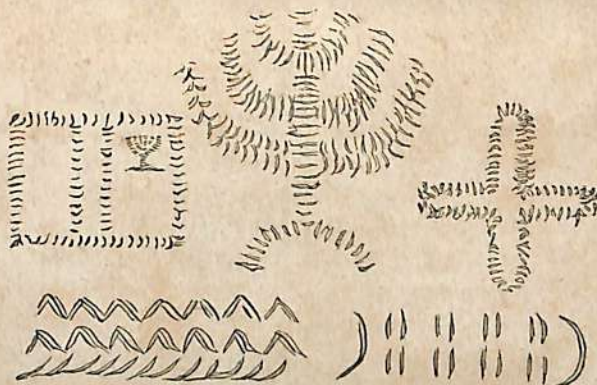
Nous sommes ici à huit cents ou huit cent cinquante mètres au-dessus du niveau de l'Océan ; l'air est d'une grande fraîcheur, et les rhumes sont communs.

16-28 juillet. — Je renvoie mes cipayes ; Soliman, qui est un homme respectable, les ramènera à la côte.

Une foule d'oisifs entoure le chef et salue toutes ses paroles de rires approbateurs. Un jour Mataka m'a demandé, en supposant qu'il

aille à Bombay, ce qu'il faudra qu'il y porte pour se faire de l'argent. Je lui ai répondu de prendre de l'ivoire. « Des esclaves ne seraient-ils pas une bonne affaire ? » reprit-il. « Vendre un homme à Bombay, répliquai-je, vous ferait mettre en prison. » L'idée du grand Mataka en *chokie* le révolta ; et, cette fois, les rieurs ne furent pas de son côté. Je lui dis alors ce que feraient les gens de ma nation dans un pays aussi riche que le sien, et je lui parlai de chemins de fer, de vaisseaux, de labourage avec des bœufs. Cette dernière idée le frappa, comme étant réalisable pour lui. « J'aurais aimé, lui dis-je, à vous laisser plusieurs de mes Nassickais pour vous apprendre à faire des charrues et beaucoup d'autres choses : pas un seul ne veut rester, de peur d'être vendu. »

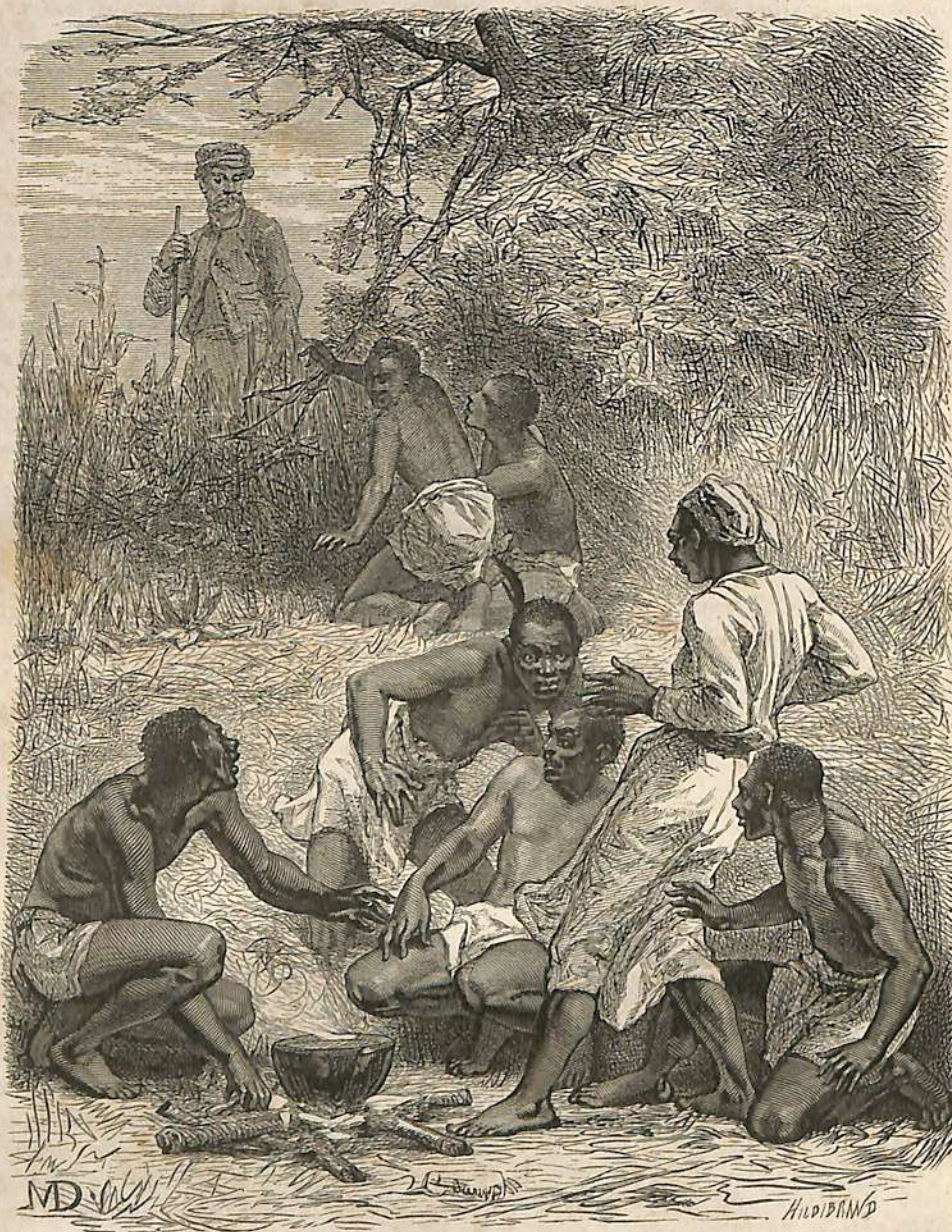
Mataka voit maintenant où conduit ce trafic des uns par les autres, et cherche à l'arrêter ; mais les Aïahous sont encore les pourvoyeurs les plus actifs des traitants. Ceux-ci arrivent dans leurs villages, où ils étalent les objets qu'ils apportent. Ces objets sont à vendre ; pour les avoir il faut des esclaves ; une *razia* s'organise ; et, munis d'armes à feu par les Arabes,



Tatouages des Mehamboués.

les Aïahous tombent chez les Mânnganyas, qui n'ont pas de fusils. C'est ainsi que les marchés s'approvisionnent. Les razzias continuent, et de proche en proche les rapt se multiplient. Au nord-est de Moemm-bé, il y a au moins quatre-vingts kilomètres de ter-

res fécondes, aujourd'hui désertes, et où l'on voit de tous côtés les traces d'une population nombreuse qui fondait le fer et cultivait le sol. Partout s'y rencontrent les tuyaux d'argile des soufflets qui servaient dans les fonderies. Les billons sur lesquels on plan-



« Je vis mes hommes que mon apparition fit bondir. » — Dessin de D. Maillard, d'après le texte.

tait le maïs sont tellement près les uns des autres que, dans les chemins qui les traversent, le pied pose alternativement à la crête et au fond du sillon; et l'on franchit de la sorte des distances considérables.

Une grande quantité de vases brisés, décorés sur les bords d'imitations de vannerie, annoncent que les po-

tières de ce temps-là suivaient l'exemple de leurs aïeules. Ces ornements sont primitifs, mais d'un meilleur dessin que je ne peux les reproduire sans les avoir sous les yeux.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)



Nous rencontrons des gens armés d'arcs et de flèches (voy. p. 22). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE,

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE¹.

28 juillet 1866. — Nous nous proposons de partir aujourd'hui : « Mais le grain n'est pas moulu et je ne vous ai pas donné de viande, » nous a dit Mataka. Presque tous les jours il nous a envoyé des repas copieux ; et ce matin il m'a fait demander si je voulais emmener le bœuf qu'il me destinait, ou le tuer ici ; j'ai préféré qu'on le tuât immédiatement. Mataka est venu ensuite avec une quantité de farine qu'il a fait moudre à notre intention, et nous a donné des guides pour nous conduire au Nyassa.

29 juillet. — En quittant Mataka nous avons beaucoup monté ; vers la fin de la marche, le baromètre indiquait environ mille trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer ; c'est la plus grande altitude que nous ayons encore atteinte.

Partout des villages, ayant, pour la plupart, cent maisons et plus. Tous les endroits humides sont drainés, et les eaux du drainage employées à l'irrigation des terrains inférieurs. La majeure partie des sources révèlent la présence du fer par la rouille qu'elles déposent. Les arbres sont petits, excepté dans les fonds. Beaucoup de champs de pois en plein rapport. Beaucoup d'herbe et de fleurs sur les hautes terres et près des cours d'eau.

Les montagnes s'élèvent à six ou neuf cents mètres et plus au-dessus de leur base ; nous les tournons sans cesse, escaladant et descendant constamment les pentes abruptes dont le pays est formé.

A partir du rivage, les plateaux qui se voient de chaque côté de la Rovouma surmontent des massifs de grès de couleur grise coiffés d'un conglomérat ferrugineux, selon toute apparence déposé par les eaux. Quand on a suivi la rivière en amont, sur une longueur d'environ cent kilomètres, on trouve, au pied des pentes qui surgissent du plateau, de nombreuses pièces de bois silicifié. C'est, en Afrique, l'indice certain de la présence de la houille ; mais celle-ci n'affleure pas. Des ouadis, bien garnis de bois et d'herbe, et dont le sol profond est quelque peu sablonneux, déchirent les plateaux dans tous les sens. Au confluent du Loenndi et de la Rovouma, les hauteurs n'apparaissent plus que dans le lointain, et des morceaux de houille se montrent fréquemment dans le sable du premier de ces cours d'eau.

Avant d'arriver au confluent des deux rivières, à près de cent cinquante kilomètres de la côte, on voit succéder aux plateaux une contrée plus basse et plus unie,

portant des masses granitiques de cent cinquante à plus de deux cents mètres d'élévation. Le grès du plateau a d'abord été durci, puis complètement métamorphosé en un schiste d'une nuance chocolat. Ainsi qu'au mont Tchilolé, on a des roches de formation ignée, ayant l'apparence de trapp, et coiffées de belles masses de dolomite blanche. A mesure que l'on va au couchant, on gagne en altitude, et on arrive à de longs espaces de gneiss mêlé d'hornblende. Ce gneiss est fréquemment strié ; toutes les stries ont la même direction, quelquefois du nord au sud, ailleurs de l'est à l'ouest. Des étendues qu'il présente, surgissent de grands mamelons de granite ou de syénite, dont les flancs unis et les coupoles, où se voient à peine quelques arbres, atteignent de neuf à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur la ligne de faite, nous avons toujours ces mamelons granitiques dominant la plaine, si toutefois on peut appeler ainsi les intervalles qui les séparent, intervalles fortement ondulés, et sillonnés de filets d'eau sans nombre, qui constituent les sources de la Rovouma et du Loenndi. Le rocher le plus élevé que nous ayons vu se trouvait à une altitude de mille cinquante mètres ; il contenait du micaschiste.

A partir de la ligne de faite, le pays montueux prédomine et s'étend jusqu'au lac, vers lequel il descend, offrant une route jonchée de petits fragments de quartz qui rendent la marche excessivement pénible.

Nous sommes délivrés des cipayes, mais non des habitudes de paresse qu'ils ont introduites dans la bande ; mes gens se couchent sur le sentier, et l'on n'avance pas.

30 juillet. — Une brève étape nous a conduits au village de Pézimeba : deux cents demeures, huttes et maisons, parfaitement situées. Le village est sur une éminence placée entre deux ruisseaux, dont on se sert comme ailleurs pour irriguer les champs de pois.

Nous sommes maintenant à cent mètres au-dessous de Magola, où nous étions hier. Franchi dans la journée beaucoup de ruisseaux, entre autres le Lotchési qui est assez large. Un grand nombre de collines sont tapissées d'herbe et d'autres plantes. On rencontre des fougères, des rhododendrons, et aussi un arbre feuillu, qui de loin ressemble au sapin argenté.

31 juillet. — Donné à Pézimeba deux yards d'étoffe de couleur ; reçu en échange beaucoup de farine et d'autres aliments.

Sortis ce matin du pays habité, et campés au bord

1. Suite. — Voy. page 1.

du Msapo, à côté d'une montagne appelée Mitéouiré. Une caravane nombreuse était arrêtée près de notre camp; notre arrivée l'a fait partir.

1^{er} août. — Vu le campement d'une autre bande; on y comptait dix parcs, dont chacun, d'après le nombre des feux, devait renfermer de quatre-vingts à cent esclaves. Cette bande, avec laquelle nous n'avons eu aucun rapport, a déguerpi également avant le jour. C'est le résultat de notre qualité d'Anglais.

2 août. — Il y a pour moi quelque chose de très-doux dans la vue de notre bivac au milieu de cette herbe jaunée, parsemée d'arbres comme dans le pays des Bétchouanas. Les oiseaux chantent gaiement, excités qu'ils sont par la fraîcheur de l'air et par le voisinage d'un certain nombre d'hommes. On voit beaucoup de traces de forgerons; des hauts fourneaux sont encore debout. Il y avait des cultures où sont maintenant des jungles.

3 août. — Arrivés à Mbánnga, village entouré d'arbres, principalement d'euphorbes. Nous voilà hors du pays dépeuplé; nous l'avons franchi dans sa partie la plus étroite. Couvert autrefois d'un nombre prodigieux d'habitants, ce pays n'est plus qu'une solitude de plus de cent cinquante kilomètres d'étendue.

4 août. — Séjour à Mioulé, sur les instances du chef, qui nous a fait observer qu'en partant demain de bonne heure, nous n'aurons qu'une nuit à passer dans la jungle. Je lui ai demandé la cause du dépeuplement de la contrée que nous venons de traverser; il m'a dit qu'une partie des habitants sont morts de faim, et que les autres ont émigré à l'ouest du Nyassa.

Il n'existe dans ces parages aucune tradition relative à l'emploi de haches, de pointes de flèches ou de lances en pierre. Le chef de Mioulé n'a même jamais entendu dire que, dans le pays, on ait ajouté un cailou à l'instrument de labour. J'ai vu en 1841, dans la Colonie du Cap, une femme de Bushman qui avait à la main une pierre ronde percée d'un trou. Sur ma demande, elle m'en apprit l'usage en insérant dans le trou son bâton à fouiller le sol, et en arrachant une racine; la pierre avait pour objet d'augmenter la puissance du levier.

6 août. — Passé ce matin près de deux cairns situés juste à l'endroit où apparaissent les eaux bleues du Nyassa. Nous avons ensuite rencontré le Misindjé, un affluent du lac que nous avons franchi cinq fois, par vingt mètres de large, avec de l'eau jusqu'au genou. Nos étapes sont brèves; les habitants nous font des cadeaux pour que nous restions chez eux. Un homme m'a apporté quatre poulets, trois grands paniers de maïs, des citrouilles et de la graisse d'élan, en me priant de ne pas partir afin qu'il puisse voir mes curiosités.

8 août. — Gagné le lac à l'embouchure du Misindjé. Il me semble être revenu à une ancienne demeure que je n'espérais plus revoir. C'est une grande joie de se replonger dans cette eau délicieuse, d'entendre rugir les vagues et de lutter contre leurs re-

mous et leurs chocs. Température de l'eau, à huit heures du matin, + 21°,6.

Mokalaosé, le chef de l'endroit, est un vrai Mánnganya, d'une couleur plus foncée que les habitants de la région précédente, comme le sont tous les gens de sa race; ce qui tient à la chaleur humide du climat. Son accueil a été très-cordial; il nous a donné de l'éleusine, de la cassave, un plat d'hippopotame et de la bouillie. Il a quelques vaches et m'a offert du lait. On m'a vendu en outre des sandjikas fumés. Le sandjika est le meilleur poisson du lac: tout aussi fin qu'un hareng de premier choix, du moins il nous a paru tel; mais les voyageurs ont si bon appétit, qu'en pareille matière leur verdict peut manquer de justesse.

Remarqué un oiseau que les indigènes appellent *nametámmboué*; il a la voix forte, et chante très-agréablement le soir, à la nuit close.

14 août. — Des gens d'ici, revenant de chez Mataka, rapportent qu'un Anglais est arrivé, qu'il m'amène des vaches: il a deux yeux derrière la tête, ainsi qu'au visage. La nouvelle me suffit.

Mokalaosé me parle de ses afflictions. Une de ses épouses l'a quitté. « Combien en avez-vous? lui demandai-je. — Il m'en reste vingt. — C'est encore dix-neuf de trop. » A cela, il me dit comme tous les autres: « Qui est-ce qui fait la cuisine chez vous pour les voyageurs, si vous n'avez qu'une femme? »

Impossible d'avoir une daou pour traverser le lac; tous les Arabes me fuient, le titre d'Anglais étant pour eux synonyme de confiscation d'esclaves. Ils ne savent pas lire, et le firman du Saïd que je leur fais porter ne me sert à rien.

22 août. — Arrivés à la Loanngoua de ce côté-ci du Nyassa. Marche d'environ onze kilomètres en pays montueux. La Loanngoua, près de son embouchure, a vingt mètres de large. Un Aïahou m'a prêté sa maison; elle est bien située, bien bâtie; mais impossible d'y dormir par suite des manœuvres d'innombrables petites fourmis dont elle est infestée.

30 août. — Tous les Arabes continuent à me fuir comme si j'avais la peste; il en résulte que je ne peux ni envoyer mes lettres à la côte, ni traverser le lac. Après avoir écouté les divers mensonges que l'on me donne pour excuses, je me décide à prendre au midi: nous passerons à l'endroit où le Chiré sort du Nyassa.

3 septembre. — Tchitané, mon barbet, change rapidement de couleur. Tous ses poils, sur les flancs et sur le cou, deviennent fauves, ce qui est la nuance de la plupart des chiens du pays.

Les Mánnganyas ont les cheveux très-épais et la mâchoire peu saillante, souvent même pas du tout. C'est une race aborigène. Le corps et les membres sont bien faits, les visages souvent fort agréables: je parle des hommes; les femmes sont à la fois massives et très-laidées, mais extrêmement laborieuses. Elles travaillent dans les champs depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures, et depuis trois heures jusqu'à la

nuit; ou bien elles pilent le grain et le réduisent en farine.

Pendant le jour, les hommes font de la corde ou des filets; et, le soir, ils vont à la pêche. Ce sont eux qui bâtissent les huttes, dont le crépissage est du ressort des femmes.

Mokalaosé, à qui je venais de donner des graines de pois et de citrouille, m'emmena chez lui et m'offrit de la bière. J'en bus seulement deux ou trois gorgées; voyant que je refusais d'en prendre davantage, le chef me demanda si je désirais une servante pour *pata nimmeba*. Ne sachant pas ce qu'il voulait dire, je passai la bière à une jeune fille, en lui disant de boire; mais ce n'était pas l'intention de mon hôte: ce dernier prit la calebasse, et tandis qu'il buvait, la jeune femme, opérant sur lui le *pata nimmeba*, lui appliqua les mains autour de la taille, qu'elle pressa, et les ramena peu à peu sur le ventre. A chacune des libations, qui furent prolongées, elle exécuta la même manœuvre, « pour répartir également le liquide dans l'estomac. »

8 septembre. — Passé devant beaucoup de sièges d'anciens villages, faciles à reconnaître au figuier sacré qui abritait la place contre le soleil, et aux grands euphorbes qui constituaient l'enceinte. Les pierres à moudre le grain, celles des foyers et les banquettes d'argile transformées en brique par l'incendie, complètent ce témoignage. La destruction est récente. Pour fournir aux demandes des Arabes, les Aïahous, sur un espace de cinq à six kilomètres, ont presque entièrement dépeuplé la bande féconde qui se déroule entre la montagne et le lac. Il est douloureux de voir partout des crânes et des ossements d'hommes. On voudrait n'y pas faire attention, mais il est impossible de ne pas les remarquer.

10 septembre. — Un chef très-pauvre, n'ayant pas autre chose, m'a donné un pain de sel; il y avait déjà quelque temps que nous étions privé de ce luxe.

13 septembre. — Trente-huit cours d'eau permanents compensent ce que l'évaporation fait perdre au lac pendant la saison sèche, et lui permettent d'entretenir le Chiré. A l'époque des pluies, il s'y ajoute un grand nombre de ruisseaux torrentiels où nous trouvons encore de l'eau, mais dont l'embouchure est fermée par des sables qui ne laissent passer leur contenu que par infiltration. Entre l'étiage et le niveau le plus élevé du Nyassa, la différence est de quatre pieds au moins.

Dans cette région, que d'espoirs trompés! Là-bas, sur la rive droite du Zambèze, est la tombe de celle dont la mort a changé tout mon avenir¹; et sur le lac, où les bateaux d'un commerce honnête devaient supprimer la traite de l'homme, les daous des négriers se montrent seules et prospèrent. Je ne vivrai pas assez pour voir commencer des temps meilleurs; mais le jour viendra où toute chose sera ce qu'elle doit être.

19 septembre. — Hier enfin, nous avons passé la rivière entre le Nyassa et le petit lac de Pamalômbé. Nous nous sommes rendus ensuite au village de Pima, dont les gens n'ont rien voulu faire pour nous.

Ce matin, nous avons gagné la résidence de Mpônnda, un gros bourg situé près d'un ruisseau, dans une plaine excessivement fertile, où il y a beaucoup de grands arbres. Mpônnda est une espèce de matamore chez qui tous les produits d'Europe éveillent un grand intérêt. Il voudrait venir avec moi, « son absence dût-elle se prolonger pendant dix ans. » Comme je lui faisais observer qu'il pourrait mourir dans le voyage: « Je mourrai aussi bien ici qu'ailleurs, répondit-il, et j'aurais au moins vu les merveilles de votre pays. » A la fin de la visite, il m'a demandé une médecine pour un enfant malade, me promettant des vivres en échange. La drogue soulage l'enfant, et j'ai plus de provisions que je ne peux en emporter.

Ici le travail agricole n'a rien de servile: tout le monde cultive la terre et s'en fait honneur. Lors de notre arrivée, Mpônnda travaillait à son jardin. Les esclaves font probablement le gros de la besogne, mais chacun y prend part et se glorifie de son habileté dans ce genre d'ouvrage.

De même qu'au bord de la Rovouma, le tatouage sert ici d'ornement, et presque toutes les femmes ont recours à cette parure. C'est une sorte de blason qui a beaucoup de rapport avec les tartans des montagnards d'Ecosse.

21 septembre. — Nous marchons à l'ouest et traversons la base du cap Maclear. Deux hommes qui nous servaient à la fois de guides et de porteurs ont grommelé tout le temps; ils étaient blessés dans leur dignité. « Pensez donc! Des Aïahous chargés comme des esclaves! » Après un court trajet, ils ont profité de ce que j'étais en avant pour jeter leurs ballots, ils en ont ouvert un, se sont payés et ont déguerpi.

22 septembre. — Traversé des montagnes qui dominent le lac d'environ deux cents mètres et qui généralement sont couvertes d'arbres. Pas vu d'habitants. Nous étions accompagnés de six femmes aïahoues, parées avec élégance et portant d'énormes pots de bière à leurs maris, qui nous ont généreusement offert d'en prendre notre part.

24 septembre. — Les marais ou éponges terreuses jouent dans cette contrée un rôle des plus importants, qui sans doute explique les débordements annuels de la plupart des rivières. Dans tous les endroits où une plaine s'élève vers une étroite ouverture des montagnes, ou vers un terrain d'un niveau supérieur, se trouvent les conditions requises pour la formation d'une éponge. Les plantes de ces localités, n'appartenant pas au genre de celles qui forment la tourbe, donnent lieu, en se décomposant, à une couche de terreau noir excessivement fertile. Cette couche, de deux ou trois pieds d'épaisseur, recouvre en maint endroit un lit de sable de rivière absolument pur, ainsi

1. Sa femme, morte le 27 août 1862.

que le font voir les crabes et autres animaux aquatiques en ramenant ce gravier à la surface. Pendant la saison sèche, le terreau se fendille dans tous les sens, et les fissures, très-profondes, ont souvent trois pouces de large. Quand revient la pluie, les premières averses sont presque entièrement absorbées par le sable; le terreau s'imbibe et flotte sur la couche sableuse; les

fentes étroites qui le divisent l'empêchent de glisser sur cette couche; et du suintement de chacune de ces fentes résulte un cours d'eau. Tous les étangs situés dans la partie inférieure de cette eau vive sont remplis par les premières ondées, qui se produisent lorsque le soleil est verticalement au-dessus de chaque endroit. A la seconde saison, celle des grandes pluies qui ar-



Femmes mânnganya et matchinga. — Dessin de Delafosse, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

rivent lorsque le soleil repasse au nord, tous les marais étant saturés, tous les étangs, tous les cours d'eau entièrement pleins, l'excédant s'échappe et l'inondation commence.

25 septembre. — La ville de Marennga, située sur la côte occidentale du lac, est très-grande, et les habitants sont venus en foule regarder l'étranger. L'occasion m'a semblé favorable pour les entretenir de la

Bible et leur parler de la vie future. Jamais leurs pères ne leur avaient rien dit au sujet de l'âme et ils pensaient que l'homme mourait et pourrissait tout entier. Mes paroles leur furent transmises par un orateur qui m'avait offert son assistance et qui était sans doute fort éloquent, à en juger par la manière dont il captiva l'auditoire.

Parut alors Marennga, drapé dans un châle de soie à

dessins rouges et suivi de dix beautés de la cour qui déroulèrent une natte, la couvrirent d'étoffe et vinrent s'asseoir pour soutenir le chef, auquel cette natte devait servir de siège. Plus noir que ses femmes et affligé d'une maladie de peau dégoûtante, dont il me fit l'exhibition, Marennga m'a paru très-laid.

26 septembre. — Un Arabe que nous avons croisé sur le chemin a dit à Mouza, le chef de mes hommes d'Anjouan, que tout le pays vers lequel nous allons est plein de Mazitous, que ceux-ci ont tué quarante-quatre Arabes et leurs serviteurs; bref, que lui seul a échappé au massacre. Sur ce, mes Anjouannais ont déclaré qu'ils n'iraient pas plus loin. « C'est un mauvais pays, » s'est écrié Mouza. Je l'ai conduit au chef, que j'ai questionné sur cette affaire. Marennga m'a répondu que c'étaient les Mânnganyas qui avaient attaqué les Arabes, et qu'il n'y avait pas de Mazitous dans l'endroit où nous allions, pas même dans le voisinage. Mais Mouza, à qui la peur faisait sortir les yeux de la tête, a persisté à croire le traitant. Quand nous nous sommes remis en marche, tous les Anjouannais ont laissé les ballots par terre et nous ont quittés. Ils sont tellement voleurs que je ne les regrette pas¹.

28 septembre. — Avant-hier, nous avons côtoyé en pirogue le talon du Nyassa, puis couché dans les roseaux; hier matin, nous avons débarqué à Msânngoua.

Aujourd'hui nous nous trouvons chez Kimesousa, une ancienne connaissance, qui demeure au pied du mont Mouloundini, de la chaîne de Kirk. Depuis mon passage, Kimesousa ne vend plus ses sujets, et sa ville a beaucoup augmenté. Il est absent, mais sa femme nous comble de nourriture.

1^{er} octobre. — Kimesousa est revenu ce matin et a paru très-content de revoir son vieil ami. Il a aussitôt envoyé chercher un énorme bœuf, qui a tué un homme il y a peu de jours. L'animal est arrivé, attaché à une longue perche et porté par un groupe d'indigènes; il est prodigieusement gras. Un panier, non moins énorme et rempli de pombé, lui était adjoint. C'est la manière africaine de témoigner son affection: beaucoup de graisse et de bière. Il y avait, en outre, un panier de bouillie, une potée de viande cuite et un grand panier de maïs. Tant de vivres nous sont donnés que je suis obligé de dire que je ne peux pas les prendre.

4 octobre. — Une femme s'est présentée aujourd'hui et a persuadé à Chouma qu'elle était sa tante. Chouma a immédiatement éprouvé le besoin de lui donner une brassée de calicot et des grains de verre, qu'il est venu me demander à valoir sur ses gages. J'ai essayé à mon tour de lui persuader qu'il suffisait de quelques perles, et n'ai pas livré l'étoffe. Le pauvre garçon a donné sa cuiller et d'autres valeurs à sa prétendue parente, bien que celle-ci, avant de s'en être informée,

ignorât le nom du père et celui de la tribu de ce cher neveu.

6 octobre. — Kimesousa se conduit à merveille. Ne pouvant pas me fournir les porteurs sur lesquels je comptais, il m'a dit hier: « Attendez jusqu'à demain, nous irons avec vous, moi et mes femmes; » et il a tenu parole. Ses femmes se sont chargées vaillamment; cela a fait honte à des jeunes gens qui étaient là; ils sont venus prendre le reste des ballots, et nous sommes partis.

8 octobre. — Je voulais renvoyer Kimesousa à la fin de la journée; mais il est venu jusqu'au bout de la chaîne et m'a procuré des hommes. J'ai payé ses femmes, qui non-seulement ont porté les bagages, mais encore fait la cuisine, et qui à chaque endroit où nous arrivions, battaient des mains et chantaient nos louanges jusqu'à une heure du matin: encore fallait-il les engager à aller dormir.

9 octobre. — Le baromètre et l'eau bouillante indiquent l'un et l'autre une altitude de plus de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous sommes à l'époque la plus chaude de l'année, mais l'air est délicieux, d'une limpidité parfaite. Le pays est très-beau: de longues pentes, et un cercle de montagnes s'élevant de six à neuf cents mètres au-dessus de la plaine. Presque toutes sont rocailleuses et dentelées, non pas arrondies comme celles des environs de Mataka. Très-peu d'arbres sur les coteaux, où les cultures, souvent en carrés, sont tellement étendues qu'il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se croire dans les champs d'Angleterre; seulement les haies n'existent pas.

Les arbres sont en bouquets à la cime des monts, ou près des villages et des tombeaux. Voilà le moment où les feuilles se déploient; elles ne sont pas encore vertes. Sous un certain jour, elles paraissent brunes; quand on les voit de près, ou traversées par la lumière, le rouge domine. Parmi les plus nouvelles, on en trouve d'un vert jaunâtre, d'un rouge orangé ou de couleur de rose.

Le labour se fait profondément; l'écobuage est pratiqué, les récoltes sont abondantes. Hommes, femmes et enfants s'occupent d'agriculture; mais actuellement beaucoup d'hommes sont en train de filer le coton et le bouazé, fibre tirée de la racine d'un arbuste (le *securidaca* à longs pédoncules), et avec laquelle se fabrique une étoffe d'une extrême solidité, qui paraît être à l'usage exclusif des femmes. Les hommes sont vêtus de peaux de chèvre, et d'une manière peu confortable.

Il ne semble pas y avoir d'animaux sauvages dans le pays; de fait, la population est tellement nombreuse que les pauvres bêtes auraient une vie fort troublée. A chaque détour de la route nous voyons des villages où nous rencontrons des gens, tous armés d'arcs et de flèches. L'arc est d'une grandeur peu commune; j'en ai mesuré un dont la corde avait près de deux mètres. Beaucoup d'hommes ont, en outre,

1. Ce sont ces Anjouannais qui, pour couvrir leur désertion et palper la somme qu'ils devaient toucher en cas de bons et loyaux services, rapportèrent la fausse nouvelle de la mort de Livingstone.

de grands couteaux d'excellent fer; celui-ci est abondant.

Les jeunes gens des deux sexes portent les cheveux longs. Une masse de petites mèches frisées, tombant sur les épaules, les fait ressembler aux habitants de l'ancienne Égypte. Souvent la frisure ne pend que d'un côté; chez quelques-uns les cheveux sont tressés de manière à former un bonnet. Peu de femmes se décorent du pélélé; mais il en est, parmi les jeunes, qui ont les deux bras couverts de lignes en relief, se croisant en losange, et dont l'acquisition a dû leur coûter de longues douleurs.

11 octobre. — Froide matinée. Un grand banc de nuages noirs se voit du côté de l'est, d'où vient le vent. Température au dehors, + 15° centigrades; au-dedans, + 21° 6'. Les cases sont bien bâties, et le soin avec lequel est faite leur toiture, la manière dont elles sont closes et crépies à l'intérieur, montrent que l'hiver est froid. Il y a dans la mienne un siège curieusement sculpté, fait dans la tribu des Mkouisas, qui demeure au sud-ouest de ce pays-ci. Ce tabouret, d'un pied et demi de haut, sur deux pieds et demi de long, est taillé d'un seul bloc; toutes les bandes indiquées sont en relief.

Aujourd'hui, nous avons longé la base de plusieurs montagnes à peu près carrées, dont les flancs sont perpendiculaires. L'un de ces monts, appelé Oulazo, sert de grenier d'abondance aux gens des villages qui l'entourent. Il porte à son sommet de grands magasins renfermant des vivres réservés pour les cas d'invasion. Une grosse vache, nourrie sur ce plateau, passe pour savoir quand la guerre doit éclater et pour en avertir les gens à qui elle appartient. Ici, tous les habitants sont des Kânthoundas (mot qui veut dire grimpeurs), et non des Maravis.

Disséminés dans la plaine ou groupés au pied des montagnes, les villages abondent; la plupart ne sont pas à huit cents mètres les uns des autres; on en voit très-peu qui soient à un ou deux kilomètres du voisin. Chacun de ces villages est entouré d'un bouquet d'arbres.

Sur tous les points incultes, la plaine est couverte d'herbes dont les plus hautes tiges ne vous arrivent qu'au genou. Le terrain est mollement ondulé; entre ses vagues, qui sont basses et orientées nord-est et sud-ouest, se trouve ordinairement un fond marécageux ou un cours d'eau; parfois c'est un chapelet de mares reliées entre elles par un filet d'eau vive.

Actuellement toute la population est occupée à faire des buttes de six ou huit pieds carrés, sur deux ou trois de hauteur. Pour cela, des plaques de gazon qu'on a détachées à la pioche sont mises en tas, l'herbe en dessous. Quand ces tas ont séché, on les soumet à une combustion lente, qui gagne une partie du sol. L'incinération achevée, on prend la terre qui entoure le monceau; chaque poignée de cette terre passe de la houe dans la main gauche, qui la pulvérise et la répand, nette de mauvaises herbes, sur le tas de

cendre. Déjà un grand nombre de ces buttes portent des haricots et du maïs de quatre pouces de hauteur; le plant est arrosé à la main depuis l'époque où la graine a été mise en terre et l'arrosage continue jusqu'à l'arrivée des pluies.

13 octobre. — Des collines surgissent de la plaine; après les montagnes que nous laissons derrière nous, elles produisent l'effet de simples éminences. Nous sommes à plus de neuf cents mètres au-dessus de l'Océan, et l'air est toujours d'une pureté délicieuse; mais nous traversons fréquemment des endroits couverts d'une plante des terrains marécageux et dont la forte odeur rappelle que cette localité n'est pas toujours aussi agréable. Le fait même de la plantation du maïs sur des buttes est une preuve de l'humidité du climat.

14 octobre. — Passé le dimanche chez Kaouma. Population nombreuse; gens très-cérémonieux. Quand nous rencontrons l'un des habitants, il se détourne et s'assied. Nous appuyons notre main fermée sur notre poitrine, en disant: *ri péta, ri péta* (laissez-nous passer); et l'homme répond en frappant dans ses mains, ce qui, dans le pays, est une marque d'assentiment et de respect.

22 octobre. — Traversé un village entouré de grands arbres et dont le chef est un bel échantillon des Kânthoundas ou montagnards: grand et bien fait, un beau front et le nez assyrien. Il nous invite à coucher dans le village, et malheureusement je refuse. Après avoir quitté ce gentleman, qui s'appelle Kavéta, nous avons gagné un bourg de forgerons, où la même invitation nous a été faite, et a éprouvé le même refus; une sorte d'obstination nous poussait en avant. A la fin, nous sommes arrivés chez le grand Tchisômmpi, le fac-simile en noir de sir Colin Campbell: le nez, la bouche, les rides nombreuses qui couvrent le visage, identiques chez l'un et chez l'autre; mais la ressemblance ne va pas plus loin. Un pauvre homme que Tchisômmpi; la tête faible et mal avec son fils; néanmoins un grand chef aux yeux de son peuple. Dans tous les cas sa bourgade est sale et misérable, et il ne nous a rien offert.

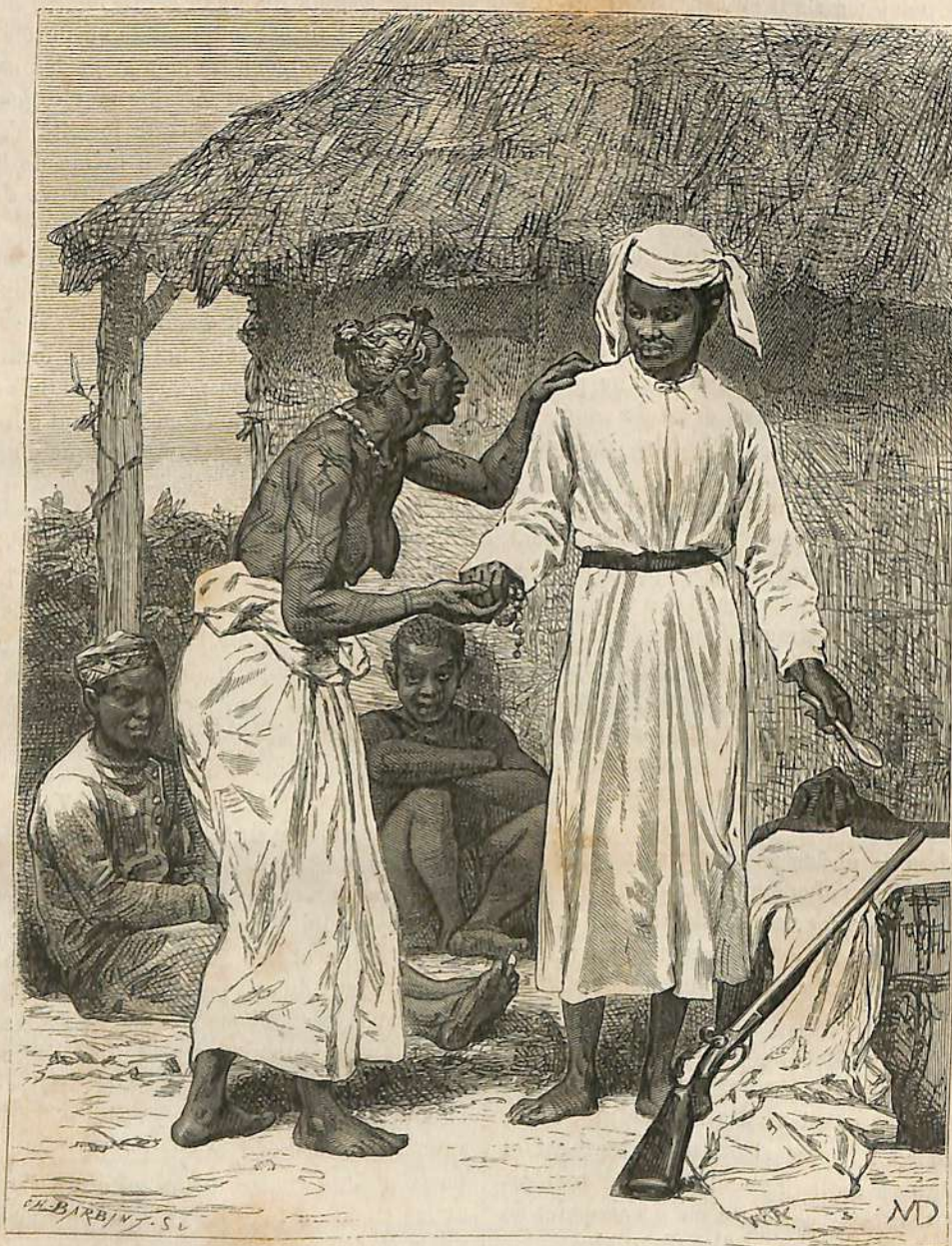
Nous avons ensuite traversé le Diâmpoué, et nous nous sommes trouvés à Paritala, joli village dont le chef se nomme Tchitikola. Celui-ci était absent pour cause de *milando*, cas judiciaire. Lorsqu'un indigène porte plainte contre tel ou tel autre, il y a *milando*; et les chefs de tous les villages voisins sont appelés à vider le différend. Pour tous les gens du pays, le *milando* est la grande affaire de ce monde. Quelques épis de maïs ayant été volés, Tchitikola a été mandé à une distance d'un jour de marche pour juger la cause. Il a administré le *mouavé* (poison d'épreuve); et l'accusé l'ayant vomi, a été déclaré non coupable.

Tchitikola est revenu le soir, les pieds déchirés et accablé de fatigue; mais avant de se reposer, il nous a donné de la bière. Cette mention incessante du boire et du manger est naturelle; c'est le point capital de nos relations avec les chefs. Jusqu'à l'arrivée de Tchi-

tikola, nous n'avons rien eu; au contraire, la reine nous a fait demander un peu de viande pour son enfant qui vient d'avoir la petite vérole; et comme il n'y a pas de boutique dans la ville, nous n'avons pas mangé de la journée. Ce matin, Tchitikola nous a donné une chèvre cuite et une grande quantité de bouillie; lui également a le type assyrien.

24 octobre. — Rencontré une bande de quinze éléphants, et vu beaucoup de bois abattu par ces animaux. Ils paraissent aimer les racines de certains arbres et passent beaucoup de temps à les arracher.

Il y a dans le pays un grand nombre de buffles, des troupeaux d'élans et d'autres antilopes, qui ne s'éloignent que d'une portée de flèche. Des caamas ou



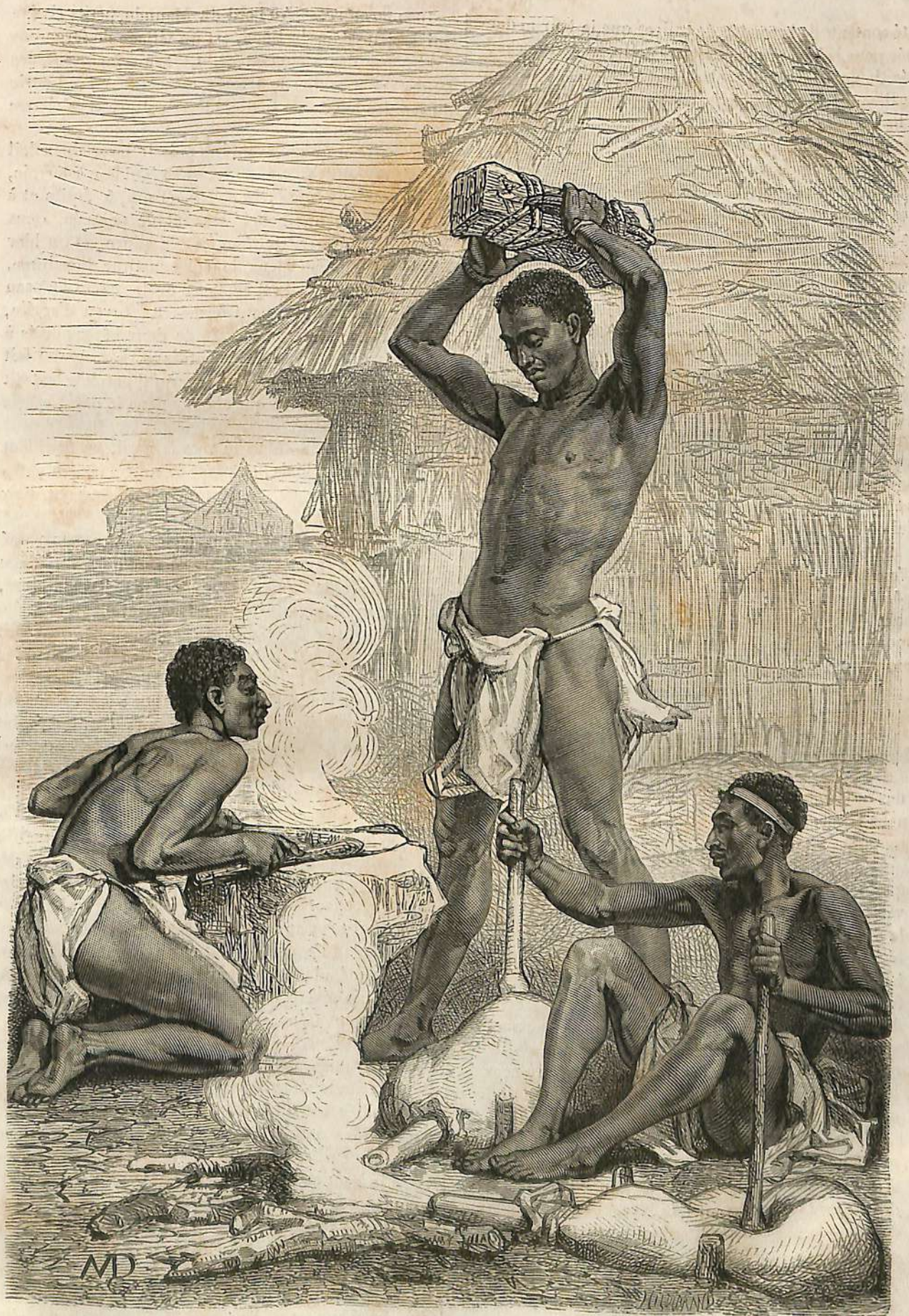
Chouma et sa tante (voy. p. 22). — Dessin de D. Maillard, d'après le texte et une photographie.

bubales se tenaient à deux cents pas; nous avons tué l'un d'eux.

Pendant que nous regardions rôtir notre viande, des gens en fuite nous dirent que les Mazitous faisaient une razzia. Passèrent bientôt des fugitifs d'un autre village, qui nous confirmèrent la nouvelle. Tous ces gens-là se dirigeaient vers les montagnes; et nous nous disposions à les suivre, quand nous apprîmes que

les Mazitous s'en allaient au sud. Un chef nous a prié de tirer un coup de fusil pour leur faire entendre qu'il y avait là des gens armés. D'après le témoignage de tous les indigènes, ces maraudeurs fuient devant les armes à feu; cela me fait croire que ce ne sont pas des Zoulous, bien qu'ils aient emprunté à ces derniers quelques-unes de leurs coutumes.

26 octobre. — Nos porteurs de ce matin n'ont pas



Forgerons māinganyas. — Dessin de D. Maillard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

été contents de la coudée de calicot que je leur ai donnée pour salaire; mais quelques perles les ont enchantés. Je ne les reverrai probablement jamais; cependant je tiens à leur faire plaisir, parce que cela est juste. Il y a beaucoup de bon chez ces braves gens. En cas de milando, ils comptent sur leurs parents, sur leurs amis les plus éloignés pour venir plaider leur cause; et leur attente est rarement trompée, bien qu'en certaines occasions, actuellement par exemple, leur temps soit fort précieux. On ne rencontre pas d'homme qui aujourd'hui n'ait la pioche ou la cognée sur l'épaule; et ils ne s'asseyent que pour nous regarder passer.

Beaucoup d'entre eux ont le lobe de l'oreille largement fendu; tous portent la marque distinctive de la tribu à laquelle ils appartiennent. Les femmes, plus que les hommes, s'accordent le luxe douloureux du tatouage et s'évident le tranchant des incisives médianes. Un grand nombre d'indigènes ont l'angle facial tout à fait grec. Les traits et les membres délicats sont communs; en général, les mains et les pieds sont petits, et les talons projetés en arrière ne sont pas moins rares ici qu'en Europe.

29 octobre. — La première pluie de la saison, pluie d'orage, est tombée cette après-midi. A l'ombre, température de l'air : $+ 33^{\circ}$; au soleil, température du sol : $+ 60^{\circ}$ et davantage : j'ai craint de briser le thermomètre, qui n'avait plus de champ, et je l'ai repris avant qu'il eût cessé de monter.

La chute d'eau, qui n'a été que d'un ponce et quart, a eu pour effet de nous priver des porteurs que nous avions retenus. Ils sont tous dans leurs jardins à faire leurs semis; c'est un jour de halte.

Des gens de Tété sont venus dans le pays acheter des esclaves; et nous retrouvons les punaises dont nous étions délivrés depuis que nous avions quitté la route des traitants.

2 novembre. — Il nous a fallu rebrousser chemin plus que nous n'aurions voulu. Notre marche est celle d'un vaisseau battu par des vents contraires. Cela tient à la difficulté de se procurer des vivres, et à l'impossibilité de se renseigner sur le pays. Nulle information à obtenir au delà des limites les plus restreintes; les forgerons eux-mêmes, qui colportent leurs marchandises, ne sont pas moins ignorants que les autres. Ils approvisionnent de houes et de couteaux les villages environnants, joignent les travaux agricoles à ceux de leur métier, et ne connaissent rien en dehors de leur cercle habituel.

9 novembre. — Pays plat, où sont disséminées des montagnes qui, sur la carte, lui donnent l'aspect d'une région montueuse. Nous sommes sur la ligne du partage des eaux entre le Nyassa et la Loangoua du Zambèze. Les rivulettes qui se dirigent à l'ouest coulent dans de profonds défilés, et l'altitude de la plaine que nous traversons met hors de doute que pas un ruisseau ne peut venir des basses terres du couchant.

10 novembre. — Au bord du Manndo, petite rivière qui se jette dans le Boua, est un village de forgerons habité par des Mânnganyas. Le bruit incessant des forges annonce que le travail est actif. A l'industrie du fer, les habitants ajoutent l'agriculture et la chasse avec des filets.

Le marteau qu'on entend depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit est une pierre enlacée d'une courroie, faite avec une écorce très-solide, et qui, à droite et à gauche, forme une boucle servant de poignée. Deux morceaux d'écorce représentent la pince, et un bloc de pierre enfoncé dans le sol constitue l'enclume. Quant au soufflet, il est composé de deux sacs en peau de chèvre, ayant, au bout fermé, un tuyau d'argile, et se manœuvrant au moyen de deux bâtons fixés à l'ouverture. Avec ce mince outillage, le forgeron fait plusieurs houes par jour. Le fer qu'il emploie, extrait d'une hématite jaune qui abonde dans le pays, est de très-bonne qualité.

14 novembre. — Marché vers le nord, en doublant la colline de Tchisia, et passé la nuit dans un autre village de forgerons, ou plutôt de fondeurs; les deux métiers, du reste, sont toujours associés.

Les habitants de Kalommbi, où nous avons passé quatre jours, avaient naguère autour de leur village une estacade de figuier et d'euphorbe; cette enceinte, qui leur avait permis de repousser les Mazitous, a été détruite par les éléphants et les buffles pendant une absence qu'ils ont faite. Il arrive quelquefois que les lions entrent dans les cases en traversant la couverture, ce que font aussi les éléphants : j'ai vu un toit qui en fournissait la preuve. La seule chance de salut qu'aient, en pareil cas, les habitants de la hutte, est d'enfoncer une lance dans le ventre de la bête qui leur arrive de la sorte.

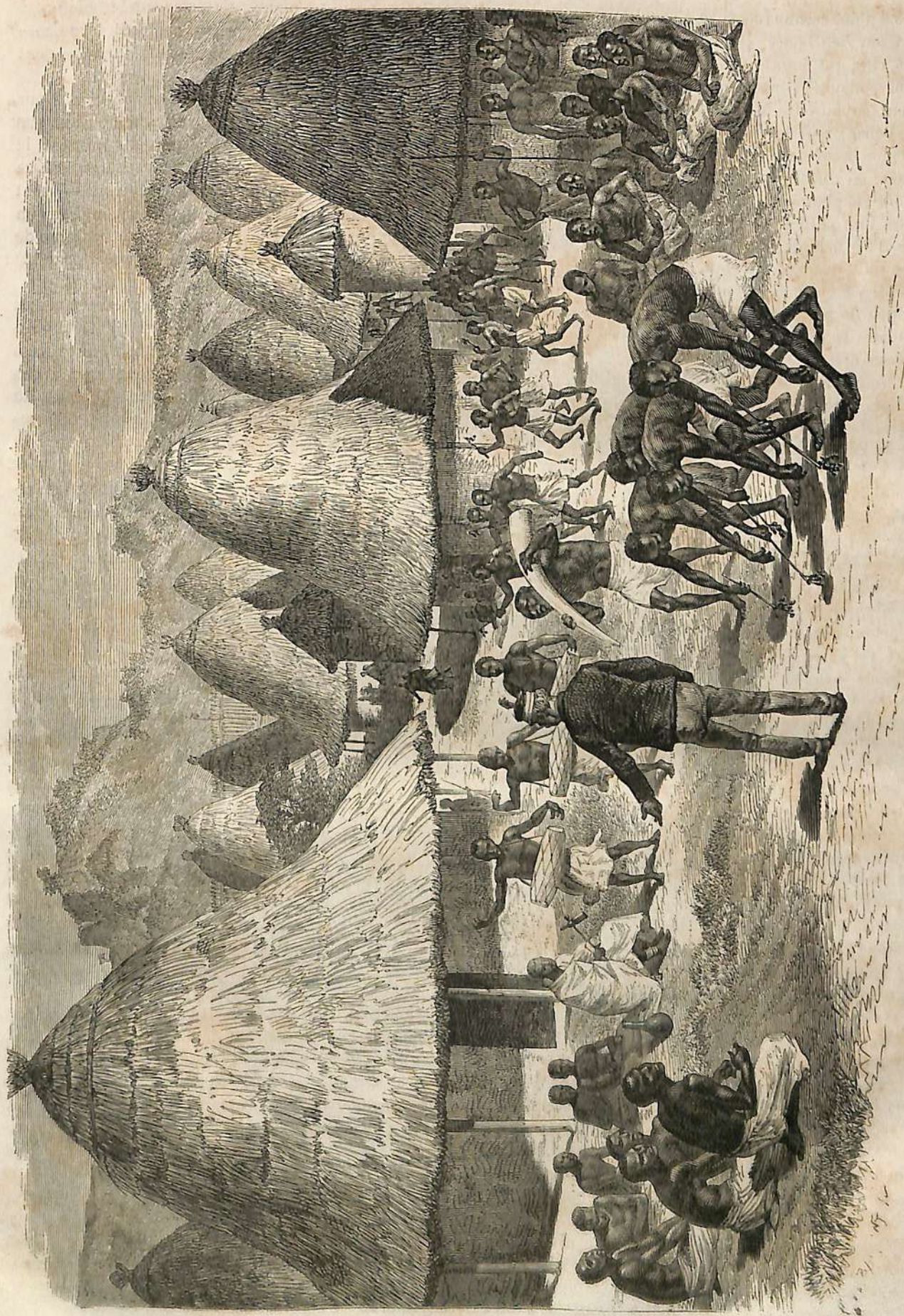
17 novembre. — Arrivés hier à Kanyénédjé, dont le chef, appelé Kanyinedoula, était en train de recueillir du charbon pour ses fonderies. Il m'envoya une députation pour me prier de ne partir que le lendemain. Parmi les envoyés se trouvait un vieillard qui avait au bras vingt-sept anneaux taillés dans la peau d'autant d'éléphants tués par lui seul et avec une simple lance.

Kanyinedoula est revenu le soir; c'est un homme actif, à l'air sévère, mais avec lequel nous nous sommes très-bien entendus.

20 novembre. — Arrêtés par un orage à Kanyénédjéré-Mponnda, bourgade située à la source même du Boua (latitude méridionale, $13^{\circ} 40'$).

La vallée est d'un charme indicible : à droite et à gauche, des montagnes doucement arrondies et couvertes de feuillage, excepté aux endroits où le sol rouge est mis à nu par l'incendie annuel. L'herbe nouvelle commence à poindre, la jeune feuillée est ravissante, l'air d'une fraîcheur délicieuse; les oiseaux chantent gaiement; la grosse bête est commune.

22 novembre. — Nous sommes sur la pente qui incline vers la Loangoua de Zoumbo, et nous descendons rapidement. Gagné le village de Siloubi, situé



Réception du docteur par Tchitapanangou. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

au pied d'une colline rocheuse. Pas de vivres : les Mazitons n'ont rien laissé. Heureusement que les gens de Zéoré, chez qui nous étions hier, n'ont pas eu la visite des maraudeurs et ont pu nous vendre un peu de grain. Ce sont toujours des Mânnganyas, mais de la tribu des Etchéhouas; leur tatouage est différent, leur coiffure n'est plus la même. Les hommes portent leurs cheveux dressés; on dirait que des crins de queue d'éléphant leur ont été plantés autour de la tête. Les femmes sont ornées d'un petit péléle et ont la lèvre inférieure décorée d'un brin de chaume ou de bois qui se balance et descend jusqu'au menton. Dans l'enceinte des villages, il y a encombrement de huttes; les enfants ont bien peu de place pour jouer. Pas de renseignements à obtenir; la race des Mânnganyas est des plus casanières.

30 novembre. — Emmbora, le chef de l'endroit, est venu me voir; c'est un homme de grande taille, avec la figure d'un Yankee. Je l'ai beaucoup amusé en lui demandant s'il n'était pas un Motoumboka? « Lui, d'une tribu si inférieure! » Après avoir bien ri de cette idée, il m'a répondu fièrement qu'il appartenait aux Etchéhouas, qui généralement sont forgerons, et dont tout le pays vers lequel je me dirige est peuplé.

3 décembre. — Un tape-tape continu annonce que l'on fabrique de l'étoffe. Aussitôt qu'elle est détachée de l'arbre, l'écorce avec laquelle se fait cette espèce de feutre est mise dans l'eau ou dans un trou fangeux et y reste jusqu'au moment où la partie extérieure du liber peut s'enlever. Commence alors le battage, qui a pour objet de diviser les fibres et de les assouplir. Le maillet employé pour cela est de forme conique et souvent en ébène. Il porte à sa base de petits sillons croisés qui permettent de donner aux fibres la flexibilité voulue sans les rompre.

12 décembre. — Marché à travers une forêt ondulée, où nous n'avons eu pour chemin qu'une piste d'animaux, qu'il a fallu quitter lorsqu'elle a changé de direction. Nous nous sommes alors reposés sous un baobab où il y avait un nid de marabout, simple amas de bûchettes sur une branche. Les petits poussèrent des *tcheuk, tcheuk*, d'une voix forte, et les parents accoururent. Un souimanga, à plastron et à gorge écarlates, avait sa couvée sur une autre branche; le nid était fait comme celui du tisserin, mais n'avait pas de tube. J'ai vu la mère récolter les insectes sur les feuilles et sur l'écorce de l'arbre; l'espèce est donc à la fois insectivore et mellisuge. La cueillette se faisait au vol, l'oiseau n'étant posé que sur ses ailes.

Beaucoup de traces d'élan, de gnous, de bubales, d'antilopes des roseaux, de buffles, de pallahs, de zèbres, et la tsétsé, leur parasite.

13 décembre. — Tué un pallah (antilope à pieds

noirs) et cueilli une plante très-remarquable, nommée *katenndé*: un verticille de soixante-douze fleurs sortant d'une racine plate et ronde, — mais cela ne peut pas se décrire.

16 décembre. — Pas de vivres, à aucun prix. Nous avons passé la Loannngoua, qui nous a semblé avoir une largeur de soixante-dix à quatre-vingt-dix mètres; le gué en est profond. On dit qu'elle prend sa source dans le nord. Ses rives — terrain alluvial — sont couvertes d'arbres de haute futaie. Elle coule sur un lit sableux, et, comme le Zambèze, elle renferme de grands bancs de sable. Nous l'avons franchie par 12° 45' de latitude méridionale.

18 décembre. — Mes gens ont les pieds traversés par des épines et murmurent; j'ai été obligé de changer de direction et de prendre à l'est. Arrivés chez Molennga, nous avons trouvé des guides et repris la route du nord. En maint endroit la plaine est couverte de petites buttes de la hauteur d'un



Incisives supérieures de femmes mânnganyas.

chapeau, — l'œuvre des crabes, probablement, — et qui maintenant, durcies par la chaleur, rendent la marche très-pénible. Sous les arbres, on a un sol uni. Le bois est formé de grands baubiniacs, espacés de vingt à trente mètres; les premières branches sont fort élevées, de sorte qu'on voit les animaux et qu'on en est vu de très-loin. Ces bois sont charmants dans les premières heures du jour; mais, quand le soleil a monté, les feuilles deviennent perpendiculaires et ne donnent plus d'ombre; le terrain, qui est argileux, cuit dans cette fournaise et prend la dureté de la brique.

Très-commun dans la forêt, un martin-pêcheur la fait retentir de ses notes stridentes. Un oiseau d'un autre genre attire également l'attention par son activité jaseuse. La pintade et le francolin abondent, ainsi d'ailleurs que le gibier à poil, zèbres et antilopes. J'ai tué un magnifique coudou (*antilope trepsicère*) de cinq pieds six pouces anglais de haut, et des cornes de trois pieds de ligne droite; mais nous n'avons pas de grain.

23 décembre. — La faim nous pousse en avant, car ne manger que de la viande, cela ne peut pas suffire.

24 décembre. — En retour de notre étoffe, Kavimeba nous a donné fort peu de chose; il ne vend qu'à des prix exorbitants. Une chemise a fait envie au chef qui m'a envoyé sa femme pour la marchander. La noble épouse a débuté par une série de jurons et d'invectives; j'ai enduré tout cela et n'ai obtenu de la chemise qu'un prix très-minime. Nous ferons le repas de Noël un autre jour. Ici, les femmes paraissent fort peu disciplinées; le frère de Kavimeba s'est disputé avec la sienne, et chaque bordée d'injures se terminait des deux côtés par un appel au poison d'épreuve : « Apportez le mouavé, apportez le mouavé! »



Tabouret.

25 décembre. Noël 1866. — Mes quatre chèvres ont été prises ou se sont perdues dans les bois. Si grossière que fût la nourriture, un peu de lait la faisait passer et je me sentais fort et bien portant. Cette perte m'afflige plus que je ne saurais le dire.

27 décembre. — Gagné dans l'après-midi les montagnes qui se voyaient au nord. Tandis que nous nous

reposions, au sommet de la première pente, deux chasseurs d'abeilles se sont approchés de nous; ils suivaient l'oiseau du miel. L'indicateur, les voyant se détourner, est venu les rejoindre et il a tranquillement attendu pendant une demi-heure qu'ils eussent fini leur pipe et leur causette; puis il s'en est allé avec eux pour leur servir de guide.

29 décembre. — Rien pu obtenir qu'un peu d'élé-



Tchitapángoua et sa femme. — Dessin de E. Bayard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

sine qui grince sous la dent et gratte l'estomac.

La forêt retentit du chant des oiseaux; ils sont tous très-occupés de leurs nids. Des fleurs éclatantes demeurent inaperçues; mais tout ce qui est mangeable attire les indigènes, qui savent fort bien le reconnaître. J'ai regardé dans le panier d'une femme qui rapportait des feuilles pour souper; il y en avait de dix

ou douze espèces, et, en outre, des fleurs d'orchidées et des champignons.

31 décembre. — Une femme est venue de très-loin, bâtir, avec un soin extrême, une case en miniature à la place où était la maison de sa mère, brûlée par les chasseurs d'esclaves.

Elle a déposé dans cette hutte minuscule une of-

frande d'aliments, et cet acte de piété filiale a soulagé son pauvre cœur.

Arrivés au village de Tchitemmbo, nous avons trouvé les maisons désertes et n'ayant plus de chaume. Les villageois, qui sont des Babisa, en ont emporté les couvertures dans les champs où ils vont demeurer jusqu'après la récolte. Cette mise à nu de la charpente détruit beaucoup d'insectes; mais les traitants sèment partout la punaise domestique. Ce ne serait rien s'ils ne faisaient pas d'autre mal.

1^{er} janvier 1867. — Puisse Celui qui est toute grâce et toute vérité me faire participer à ces dons : la grâce : douceur et bienveillance, empressement à être utile; la vérité : franchise, fidélité et honneur!

4 janvier. — Pluie continue. Suivant le baromètre, un peu plus de douze cents mètres d'altitude; d'après l'eau bouillante, moins de onze cents. Bien que nous n'ayons pu obtenir qu'un peu d'éleusine, la pluie nous arrête. Je n'ai rien de soluble, ni sel, ni sucre; mais la poudre et l'étoffe s'endommagent facilement.

5 janvier. — La chère est mauvaise et trop courte; j'ai toujours faim; et, au lieu de dormir, je rêve d'une meilleure nourriture. Même en plein jour, les viandes savoureuses se représentent vivement à mon esprit.

6 janvier. — Pas d'habitants, sinon de longs intervalles, et pas d'animaux. Les gens sont des Babisa, qui, par leur chasse à l'esclave, ont réduit leur propre pays à l'état de jungle.

De tous côtés la feuillée nous entoure; aussi loin qu'elle peut s'étendre, la vue ne distingue qu'un manteau onduleux, masse de verdure qui, dans le lointain, est d'un bleu foncé. Près de nous, il y a des fleurs : gingembres bleus ou jaunes, orchidées rouges, d'un bel orangé ou d'un bleu pur; de pâles lobélies; çà et là des lis de Chalcédoine et beaucoup d'autres; cela n'altère pas la couleur verte de l'ensemble.

10 janvier. — Hier je n'avais plus de farine. Simon m'a donné un peu de la sienne; ce matin encore : c'était le reste, et il est parti à jeun. J'ai serré de trois trous ma ceinture pour être moins affamé.

Arrivés à midi au village de Tchafounga. Famine ici comme ailleurs; mais on a tué un éléphant il y a quelques jours, et l'on nous en a offert. Cette viande, très-avancée, était d'un prix non moins haut que le fumet, et, pour en avoir, nous avons donné ce que nous avions de plus beau en fait d'étoffe.

15 janvier. — Traversé un petit lac appelé Tchimboué ou Mapâmba et qui a huit kilomètres de long sur deux à deux et demi de large. Je passai le premier, oubliant de donner des ordres à l'égard de Tchitané, mon pauvre caniche. De l'eau jusqu'à la ceinture, le fond tourbeux, percé de trous et infesté de sangsues. Chacun de nous était trop occupé de soi-même pour songer au vaillant petit animal. Il aura nagé bravement, jusqu'à bout de force; puis il aura sombré. Pauvre Tchitané! il défendait si bien nos huttes contre les chiens du pays! Aucun n'osait approcher et nous rien prendre; lui

n'a jamais rien volé. Il partageait avec son maître l'étonnement des indigènes; et pendant la marche il se chargeait de toute la bande, courant à l'avant-garde, puis revenant en arrière pour voir si tout allait bien. Et il est mort dans cette nappe d'eau, qui, pour nous, s'appelle aujourd'hui l'Eau de Tchitané!

16 janvier. — Marche à travers des montagnes, dont la roche est une belle dolomite blanche et rose, maigrement couverte d'arbres et de plantes des hautes terres. Rien qu'un peu d'éleusine en manière de potage et de galette; nous en avons fait griller et bouillir, pour nous faire croire que c'était du café.

Toujours des bois; une clairière, puis une longue forêt. Actuellement, le sol est fangeux; on a toujours les pieds mouillés. Les rivières coulent avec force et, bien que débordées, roulent des eaux transparentes. Elles vont au nord et à l'ouest rejoindre le Chambeze.

19 janvier. — Latitude : 11° 9' 2" au sud de l'équateur; longitude orientale : 29° 41' 3". Élévation au-dessus du niveau de la mer, d'après le baromètre, seize cent trente-deux mètres; sommet de la montagne, deux mille vingt-trois.

Partout la famine et des prix de disette. Les habitants vivent de champignons et de feuillage; des premiers, ils récoltent six espèces et en rejettent dix; il leur a fallu de tristes expériences pour apprendre à les reconnaître.

On nous a vendu un peu d'éléphant, et plus que faisant. C'est très-amer; nous nous en servons néanmoins pour relever notre bouillie d'éleusine. Rien n'est perdu; la peau se vend comme le reste; on n'y toucherait pas du bout des doigts si l'on avait autre chose; mais, si affreuse que soit cette viande, on est heureux de pouvoir en obtenir.

21 janvier. — Les deux Aïahous qui nous accompagnaient ont déserté. Ils avaient toujours été fidèles, et nous rendaient de grands services. La pluie a effacé la trace de leurs pas; impossible de les rejoindre. C'est d'autant plus douloureux qu'ils emportent la boîte de médicaments, pour nous la chose la plus précieuse; et ils la jetteront quand ils en auront vu le contenu. Si épaisse est la forêt, qu'on ne les a pas vus partir; ils s'en vont avec tous les plats, une boîte de poudre, un sac de cartouches, deux armes à feu, des outils et la farine achetée si cher. Mais c'est la perte de notre pharmacie qui est la plus grave. J'en suis ému, comme d'une sentence de mort.

23 janvier. — Une marche de cinq heures trois quarts nous a conduits hier à l'estacade de Tchibann-da; et, comme ailleurs, pas de denrées. Une faim perpétuelle nous tourmente. Rien d'étonnant si les affaires d'estomac occupent tant de place dans ce journal; ce n'est pas le simple désir de faire un bon repas, mais la faim avec ses morsures et ses défaillances.

24 janvier. — Grâce à Dieu! nos envoyés ont trouvé une provision d'éleusine au village de Moaba. Tout le monde est vêtu d'écorce, et notre étoffe est

méprisée; heureusement que les perles rouges sont à la mode et que nous en avons de cette couleur. Moaba a des vaches, des moutons et des chèvres. Sur l'autre rive, l'abondance est encore plus grande; nous allons pouvoir recouvrer la chair que nous avons perdue.

29 janvier. — Passé hier le Chambèze; il est largement débordé, mais les deux lignes d'arbres touffus qui indiquent la place de ses berges ne sont pas à plus de quarante mètres l'une de l'autre.

31 janvier. — Toujours dans la forêt; toutefois des jardins plus grands que ceux du Lobisa commencent à paraître. Il y a dans les vallées une sorte d'herbe dont la graine, de couleur jaune, est portée par des tiges roses; l'effet est charmant.

Vers le milieu du jour, nous avons atteint le Lopiri, au bord duquel demeure Tchitapânggoua; peu de temps après, le village déployait devant nous sa triple enceinte, dont l'estacade intérieure est défendue par un large fossé et par une haie de solanée épineuse.

Le chef m'a fait demander si je voulais une audience, et fait dire en même temps que je devais avoir quelque chose dans les mains la première fois que je paraîtrais devant un si haut personnage. J'ai répondu que je me présenterais dans la soirée, et, à cinq heures, j'ai fait annoncer ma visite.

Après avoir franchi la dernière estacade, nous avons trouvé de grandes cases, dont une énorme devant laquelle nous attendait Tchitapânggoua. Il était assis; près de lui se voyaient une douzaine d'individus assis également, mais sur leurs talons. Trois autres portaient des tambours; et une dizaine — peut-être davantage — avaient un grelot à chaque main. Les premiers tambourinaient avec furie; les seconds agitaient leurs grelots avec non moins de fougue et sur le même rythme que les tambours. Deux de ces sonneurs, avançant et reculant, profondément courbés, secouaient leurs instruments près du sol, comme pour rendre hommage au chef, et conservaient la même mesure. Je refusai de m'asseoir par terre, et l'on m'apporta une énorme dent d'éléphant en guise de siège.

Le chef me salua courtoisement; il a la figure rebondie et joviale, et les jambes chargées d'anneaux de cuivre et de laiton. Après avoir parlé de choses et d'autres, il me conduisit près d'un troupeau de vaches, et me désigna l'une des plus belles, en me disant : « Elle est à toi. » La défense sur laquelle je me suis assis m'a été également donnée. Pour me montrer qu'il acceptait mes dons, Tchitapânggoua s'est couvert immédiatement de la pièce d'étoffe que je lui ai offerte; et ce soir il a fait remettre dans ma case deux grands paniers de sorgho.

1^{er} février. — Voulant reconnaître la générosité de Tchitapânggoua, je lui ai porté ce matin une de mes plus belles étoffes; mais quand j'ai voulu faire tuer ma vache, un homme s'y est opposé, et m'en a désigné une plus petite. J'ai refusé la bête, et j'ai parlé de me rendre à un autre village pour acheter des chèvres.

Colère de Tchitapânggoua, qui a fini par me dire de prendre la grosse vache et de donner ce que je voudrais. C'était un piège; il m'a renvoyé les quatre brasses d'étoffe que j'avais ajoutées aux précédentes et m'a demandé une couverture. Chose pénible d'être victimé de la sorte, mais il y a plus de six semaines que nous n'avons fait gras.

6 février. — Tchitapânggoua est venu avec deux de ses épouses pour voir mes instruments et mes livres et a fait des observations fort intelligentes. Ici, la mode, pour les femmes, est d'exposer à la vue le haut de la partie postérieure de leur corps et de laisser tomber au-dessous et de chaque côté une étoffe très-raide.

7 février. — Nous sommes loin de compte. J'ai payé la vache quatre fois ce qu'elle valait; et Tchitapânggoua m'accuse d'avarice. Il veut une couverture que je n'ai pas et une de mes caisses de fer-blanc, sinon il nous renverra, déclarera la guerre, nous fera mourir de faim; mes gens sont frappés de terreur.

10 février. — Je découvre que mes Nassickais altèrent le sens de mes paroles, dans la crainte de déplaire au chef, et qu'ils ne me rendent pas plus exactement celles qui me sont adressées. Tchitapânggoua est d'un bon caractère; et quand nous pouvons nous entendre, nos rapports sont excellents; il est beaucoup moins avide que mes gens ne sont lâches. Bref, j'ai donné une vieille couverture appartenant à l'un de mes hommes; et tout s'est arrangé.

17 février. — Premier accès de fièvre, et pas de médicaments.

23 février. — Campés dans la forêt, à quinze cents mètres du village de Moemmba. Le chef nous a envoyé une députation pour nous inviter à venir chez lui : d'abord des jeunes gens, puis des vieillards; enfin il est venu avec une suite de soixante hommes. Je lui ai dit que je me trouvais mieux en plein air que dans une case; et lui ai promis d'aller le voir, ce que j'ai fait aujourd'hui. Moemmba est un gros homme fortement bâti, avec le physique d'un tavernier, louchant en dehors de l'œil gauche; mais intelligent et cordial. Je lui ai donné un grand morceau d'étoffe; il m'a rendu autant de farine qu'un homme en pouvait porter, et un grand panier d'arachides; il m'avait déjà fait présent d'une chèvre avec son cabri et d'une grande potée de bière. Je lui ai montré des gravures du dictionnaire de la Bible de Smith. A son tour, il m'a fait voir de belles dents d'éléphant, deux mètres soixante centimètres de longueur. Ce que nous allons faire au Tanganika l'intrigue beaucoup. « Y avez-vous des parents? et que voulez-vous acheter, sinon de l'ivoire ou des esclaves? »

10 mars. — Depuis que j'ai quitté Moemmba, j'ai toujours eu la fièvre; chaque pas me retentit dans la poitrine et me la déchire. C'est à grand-peine que je suis les autres, moi qui les attendais toujours. J'ai dans les oreilles un bourdonnement continu. L'appétit est bon, mais je n'ai pas de nourriture convenable : de l'éleusine ou des haricots, des arachi-

des; rarement une volaille. Le gibier ne se voit nulle part.

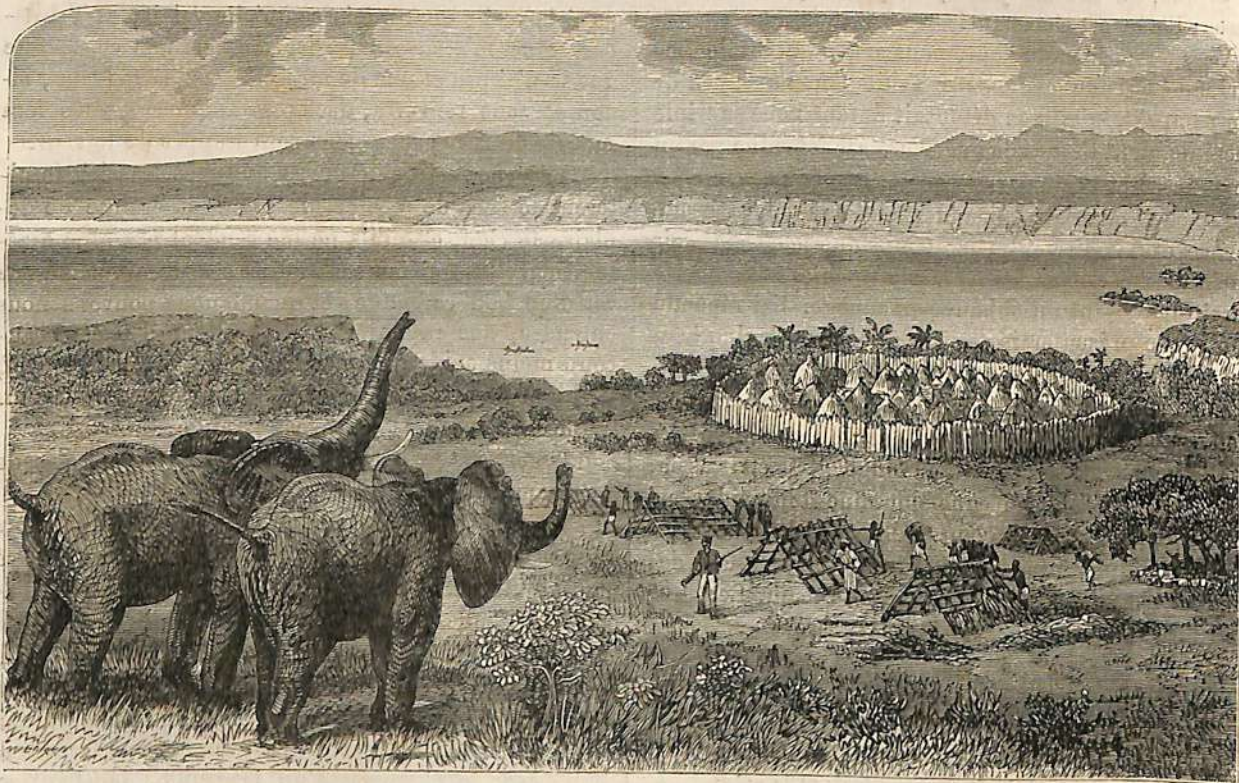
20 mars. — Impossible de nombrer les cours d'eau qui se dirigent au nord-ouest. Nous avons considérablement descendu, et nous sommes maintenant dans la vallée du Liemmba, où il fait plus chaud que sur les hautes terres. Ici, le vêtement d'écorce est rare, ce qui donne plus de valeur à notre étoffe. La peau de chèvre et celle des animaux sauvages sont employées comme draperie; le jupon des femmes est singulièrement exigu.

1^{er} avril. — Très-malade. Gravi des collines, et

après en avoir franchi le sommet, aperçu l'eau bleue à travers les arbres. C'est l'extrémité sud-est du lac Liemmba.

12 avril. — Je n'ai rien vu de si calme, de si paisible que cette nappe d'eau pendant la matinée. Vers midi, la brise souffle doucement et produit des vagues d'une teinte bleuâtre. Latitude du premier endroit où nous avons touché le Liemmba : $8^{\circ} 46' 54''$; longitude est, $29^{\circ} 37'$; toutefois ce n'est qu'approximatif.

Des éléphants sont venus près de nous : l'un d'eux a cassé les branches des arbres qui nous touchent. Je l'ai visé à l'oreille, mais le fusil me tombe des mains.



Village sur le lac Liemmba (Tanganika). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

1^{er} mai. — Quitté le Liemmba, qu'on appelle aussi quelquefois Tanganika, et passé la nuit à moitié chemin des montagnes.

14 mai. — Arrêtés à deux minutes de l'embouchure du Lofou, qui se jette dans le lac. Le chef du village, homme affable et généreux, insiste vivement pour que nous ne descendions pas la côte du Liemmba, attendu que Nsama, chef puissant, est en guerre avec les Arabes, et que nous pourrions être confondus avec ceux-ci.

20 mai. — Résidence de Tchitimmba. Une bande nombreuse d'Arabes du Sahouahil occupe une grande partie du village. Les plus marquants de ces Arabes

sont Hamis-Ouodim-Tagh et Saïd-ben-Ali-ben-Mansour. Hamis s'est montré pour moi d'une bonté parfaite : il m'a non-seulement donné des vivres, mais de l'étoffe et des perles, et beaucoup d'informations.

24 mai. — Toujours au village de Tchitimmba; avant de le quitter, il faut voir la tournure que prendront les événements. Quelques Arabes sont partis aujourd'hui : s'ils rapportent de bonnes nouvelles, nous irons au sud, puis à l'ouest.

Un léopard a tué trois chèvres à côté du village, et cela en plein jour.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.
(La suite à la prochaine livraison.)



Découverte du lac Bânnougéolo. — Dessin de Weber, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE ¹.

28 mai. — On dit que Nsama a fait des excuses aux Arabes et a promis de les indemniser de tout ce qu'ils ont perdu; nous saurons dans un jour ou deux si l'affaire est arrangée. Quelques-uns ont pleine confiance aux paroles de Nsama; suivant les autres, il ne veut que gagner du temps, afin de construire une nouvelle estacade. En attendant, les gens de Kasónnso ravagent son territoire du côté de l'est. Hamis désire vivement que je ne parte pas avant l'arrivée de Kamepâmba qui doit apporter des nouvelles; dès que nous saurons à quoi nous en tenir, il s'occupera de nous faire passer en toute sécurité de chez Kasónnso au village de Tchihouéré.

1^{er} juin. — Un autre parti de maraudeurs a été en-

voyé ce matin chez Nsama pour le punir d'une infraction au droit des gens, dont il se serait rendu coupable. La bande s'est mise en marche à contre-cœur; elle n'est pas contente de sa mission; mais quand elle aura goûté du pillage, elle sera plus satisfaite.

Près de la résidence de Moamma, située par 10° 10' de latitude méridionale, la ligne de faite commence à s'incliner vers le nord; toutefois les cours d'eau sont extrêmement tortueux, et les indigènes n'ont sur leur direction que des idées très-confuses. Ainsi chez Moamma, tous les hommes m'ont affirmé que le Lokhopa va s'unir au Lokholou pour gagner avec lui une rivière qui se jette dans le Liemmba; mais au même endroit, une jeune femme, qui paraissait très-intelligente, soutenait que le Lokhopa et le Lokholou

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.

vont rejoindre le Chambèze¹; c'est de la sorte que je les ai indiqués sur ma carte. Les affluents du Chambèze et ceux du Liemmba s'entortillent les uns dans les autres; et il faudrait un examen beaucoup plus étendu que je ne peux le faire pour débrouiller leurs cours. Au nord de Moemmba, le terrain commence à s'incliner vers le Liemmba.

Avec les tributaires du Lofou, qui prend naissance sur le territoire de Tchiboué, nous avons de longues chaînes de dénudation d'une hauteur de cent soixante à cent quatre-vingts mètres. Les vallées que bordent ces collines versent leurs eaux directement dans le lac ou dans les quatre rivières qu'il reçoit.

Le pays descend peu à peu; il devient plus chaud et la tsétsé et les moustiques apparaissent; enfin on arrive à la cavité remarquable où repose le Liemmba. Plusieurs cours d'eau tombent du sommet de rochers à pic et forment de belles cascades. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit, au nord et à l'est, se continuer les lignes de dénudation; une chaîne s'élève derrière une autre, et probablement les pentes se continuent jusqu'au Tanganika. Bien que la contrée soit couverte de bois interminables, ce que nous entendons par forêt vierge se voit rarement dans cette partie de l'intérieur. Les insectes font mourir une grande quantité d'arbres ou les empêchent de se développer; les indigènes en mutilent beaucoup pour faire leur étoffe d'écorce; les éléphants en brisent un grand nombre; et les arbres gigantesques ne se rencontrent que çà et là. Somme toute, les arbres sont rabougris et offrent peu de diversité. Par contre, les différentes sortes d'oiseaux qui chantent dans le feuillage semblent être plus nombreuses que dans la région du Chambèze; je suis surpris de la quantité de voix nouvelles que j'entends, mais je ne tire pas ces oiseaux-là.

Rien d'intéressant dans le village. Tous les hommes y sont occupés à préparer les repas et les vêtements, à faire des nattes et des paniers, tandis que les femmes nettoient le grain et en font la mouture, ce qui est une longue et rude besogne. Elles le mettent d'abord sécher au soleil; puis elles le pilent dans un mortier; elles le vannent dans une corbeille plate pour en enlever la poussière et l'écorce, et ensuite le broient sur la pierre. Il ne leur reste plus qu'à aller chercher de l'eau et du bois, à fabriquer la pâte et à la faire cuire.

Les bergeronnettes bâtissent leurs nids dans le chaume des cases; elles sont très-affairées; les autres bêtes, ainsi que les hommes, font preuve d'une activité pareille.

Je suis très-perplexe à l'égard de la route que je dois suivre. Quelques Arabes paraissent décidés à

se diriger vers le couchant, dès qu'ils pourront s'entendre avec Nsama; les autres continuent à se méfier de celui-ci. On l'attend aujourd'hui ou demain.

16 juin. — On vient d'apprendre qu'une caravane a perdu quarante hommes de la petite vérole dans le sud-ouest du Lonnda. Par suite du différend qui existe entre Nsama et les Arabes, les Balonndas n'ont rien voulu vendre aux chefs de cette caravane : nouvel empêchement à ce que nous prenions cette route.

19 juin. — Nsama n'est pas venu. Hamis veut aller le trouver pour arranger l'affaire. Si ennuyeux qu'il soit d'attendre, mieux vaut encore s'y résoudre que d'aller au sud. Par ce détour, je manquerais de voir le Moéro, qui, d'après ce que l'on dit, n'est qu'à trois jours de la demeure de Nsama.

Tout le monde se plaint du froid; la position est élevée, et nous sommes au bord du Tchilola, derrière un groupe d'arbres qui, le matin, nous cache le soleil. Le thermomètre ne marque parfois qu'un demi-degré centigrade au-dessus de zéro. Ce froid pousse les gens à faire du feu dans leurs cases, et souvent la maison brûle.

24 juin. — Tous les Arabes sont en prière et interrogent le Coran pour savoir la route qu'il faut choisir. Ils doivent se réunir demain afin de délibérer sur le parti à prendre à l'égard de Nsama. Celui-ci paraît tenir Hamis en grande estime : « Qu'il vienne, et tout s'arrangera, » a-t-il répondu à ceux qui lui en parlaient.

De jeunes bergeronnettes, presque entièrement empenchées, se sont mises au vol, laissant l'une d'elles au fond du nid. Respectées par tout le monde, elles ne sont pas craintives; et à l'approche de leurs parents, elles se sont élancées en jetant de petits cris joyeux. Le père et la mère ont essayé de faire venir celui qui restait, allant au bord du nid, l'appelant à plusieurs reprises, s'envolant tout à coup et se retournant pour voir s'il les suivait. Le petit n'a pas bougé; cette manœuvre a duré plusieurs jours; ce matin, il a accompagné les autres.

14 juillet. — Les Arabes avaient décidé qu'Hamis irait trouver Nsama le lendemain du jour où paraîtrait la nouvelle lune (cette date a pour eux une grande signification). Hamis est donc parti; il a traversé le Lovou et a envoyé un message à Nsama. Celui-ci a bien accueilli les messagers; il leur a donné des vivres, de la bière et des bananes en abondance; et il a ratifié la paix en faisant échange de sang avec plusieurs des envoyés d'Hamis. C'est, dit-on, un vieillard excessivement bouffi, ne pouvant plus se mouvoir, et auquel ses femmes entonnent constamment de la bière. Il a donné dix défenses à Hamis, lui en a promis vingt autres, et s'est engagé à faire tous ses efforts pour que ses sujets rendent aux Arabes tout ce qu'ils leur ont pris. Il doit envoyer ici une ambassade après la nouvelle lune.

5 août. — Les gens de Nsama sont arrivés hier, mais pour nous dire de prendre patience : le chef n'a pas encore réuni l'ivoire et les objets volés.

1. La véritable orthographe serait Tchambédzé; mais comme l'erreur qui a fait prendre cette rivière pour le haut *Dzambédzi*, que nous appelons *Zambèze*, est due à la parité des deux noms, et que cette erreur joue un grand rôle dans les recherches de Livingstone, nous avons cru devoir conserver l'orthographe du texte, et non la traduire, afin que la ressemblance demeurât complète.

(Note du traducteur.)

30 août. — Après trois mois et dix jours d'attente, nous avons quitté aujourd'hui le village de Tchitimmba. Une marche de deux heures et demie nous a fait gagner Pônnda. Hamed-ben-Mohammed, que les indigènes appellent Tipo-Tipo, venait d'en partir; nous l'avons suivi.

2 septembre. — Traversé un beau district ondulé, couvert en grande partie d'une forêt où se rencontrent de nombreuses clairières et de beaux arbres le long des cours d'eau. Nous étions alors sur la pente septentrionale de la ligne de faite et l'on avait un vaste horizon. Deux jolies petites rivières ont été passées. Au gué du Lofou, nous nous sommes trouvés à trois cents mètres au-dessous du village de Tchitimmba. Le Lofou, en cet endroit, a plus de quatre-vingt-dix mètres de large; il coule rapidement sur un fond de grès durci; nous y avons eu de l'eau tantôt jusqu'au-dessus du genou, tantôt jusqu'à la ceinture; ailleurs il est plus étroit, mais ne peut plus être passé à gué.

5 septembre. — A sept heures de marche à l'ouest du Lofou, nous nous sommes arrêtés au village d'Hara, pour y attendre la réponse de Nsama que nous avions fait prévenir de notre approche. Il a très-peur des Arabes, et avec raison. Jusqu'à ces derniers temps, il passait pour être invincible; une vingtaine de mousquets l'ont complètement battu, ce qui a jeté la terreur dans le pays. Bien que presque tous les habitants aient pris la fuite, la contrée est pleine de vivres; les arachides ont repoussé, faute de récolteurs; et trois cents personnes, vivant dans le district en toute licence, ne font aucun vide appréciable dans la masse des denrées.

9 septembre. — J'ai reçu de Nsama l'invitation d'aller le voir, mais sans fusil. Un grand nombre de ses sujets nous ont accompagnés; près d'arriver à l'estacade intérieure, ils ont tâté mes vêtements pour savoir si je n'avais pas d'armes sur moi.

Nsama est un homme très-âgé; il a la tête bien faite, une bonne figure et un gros ventre qui témoigne de sa passion pour la bière; on est obligé de le porter. Je lui ai donné deux mètres d'étoffe, et lui ai demandé des guides pour aller au lac Moéro; il me les a immédiatement accordés, et, à son tour, m'a demandé la permission de toucher mes habits et mes cheveux.

Demain nous retournons à Hara.

Les sujets de Nsama sont généralement de petite taille, et, pour la plupart, ont les traits bien dessinés, — rien du nègre de la côte occidentale. Beaucoup d'entre eux sont réellement beaux; mais ils se liment les dents en pointe et se défigurent singulièrement la bouche. En somme, ils ne diffèrent des Européens que par la couleur. Hommes et femmes ont communément la tête bien faite, et la manière dont ils se coiffent leur avantage le front: leurs cheveux sont rasés jusqu'au sommet de la tête; l'espace dénudé va en se rétrécissant à mesure qu'il s'élève, et par derrière la chevelure forme une dizaine de rouleaux.

14 septembre. — Je suis resté à Hara parce que j'étais malade. Hamis ne croyait plus aux paroles de Nsama; celui-ci lui avait promis une de ses filles en mariage pour cimenter la paix, mais ne la lui avait pas donnée. L'ivoire se faisait toujours attendre, et les indigènes ne venaient pas nous vendre de provisions, comme ils le font ailleurs. Hamis allait retourner au village de Tchitimmba, quand cette après-midi la fille de Nsama lui a été expédiée. Elle est arrivée à califourchon sur les épaules d'un homme. C'est une jeune et jolie femme, à l'air gracieux et modeste; ses cheveux, frottés avec du *nkola*, teinture que donne le ptérolobe santalinoïde, étaient complètement rouges, ce qui est un ornement très en vogue. Une douzaine de suivantes, jeunes et vieilles, accompagnaient la fiancée; chacune d'elles portait un petit panier de provisions: cassave, arachides, etc.

Les Arabes étaient en grande tenue; les esclaves, parés de costumes fantastiques, déchargeaient leurs fusils ou brandissaient leurs sabres en poussant des hurlements de joie. Quand elle eut gagné la porte d'Hamis, l'épousée mit pied à terre et entra dans la maison avec ses filles d'honneur: celles-ci avaient, comme elle, les traits fins et délicats. Je me levai aussitôt et m'éloignai. Comme je passais devant lui, j'entendis l'époux qui se disait à lui-même: « Hamis-Ouadim-Tagh! Où en es-tu arrivé! »

20 septembre. — Nouvelles difficultés avec Nsama. Hamis est allé le voir sans en parler à aucun de nous; évidemment il a honte de son beau-père. Je voulais aller trouver le chef et partir le jour même pour le Moéro; mais Hamis m'a fait dire que les guides étaient arrivés et que nous partirions après-demain tous ensemble. En voyant faire les préparatifs de départ, sa jeune femme s'est imaginée que c'était pour attaquer son père; et ce soir elle a décampé avec toute sa suite.

1^{er} octobre. — Nous sommes partis le 22, comme il avait été convenu. Pendant la nuit, le feu a éclaté au village d'Hara et détruit toutes les cases des Arabes. Hamis a perdu tous ses grains de verre, ses fusils, sa poudre et son étoffe, à l'exception d'un ballot. La nouvelle en est arrivée ce matin; aussitôt des prières ont été dites, pendant lesquelles on a fait brûler de l'encens; le livre était tenu au-dessus de la fumée, et les prières s'adressaient principalement à Harasji, quelque parent de Mahomet. Ces Arabes sont très-religieux à leur façon.

Le 24 septembre, nous avons descendu et remonté, puis marché dans une forêt, ainsi que le jour suivant, où une descente d'environ trois cents mètres nous a conduits dans une plaine immense. A seize kilomètres à peu près de l'endroit où nous étions alors, passait une rivière que nous avons gagnée le surlendemain. Ce cours d'eau, qui a plus de quinze cents mètres de large, est rempli de papyrus et d'autres plantes aquatiques. En marchant sur le tapis d'herbes flottantes qui se trouvait au milieu, on évitait les racines de

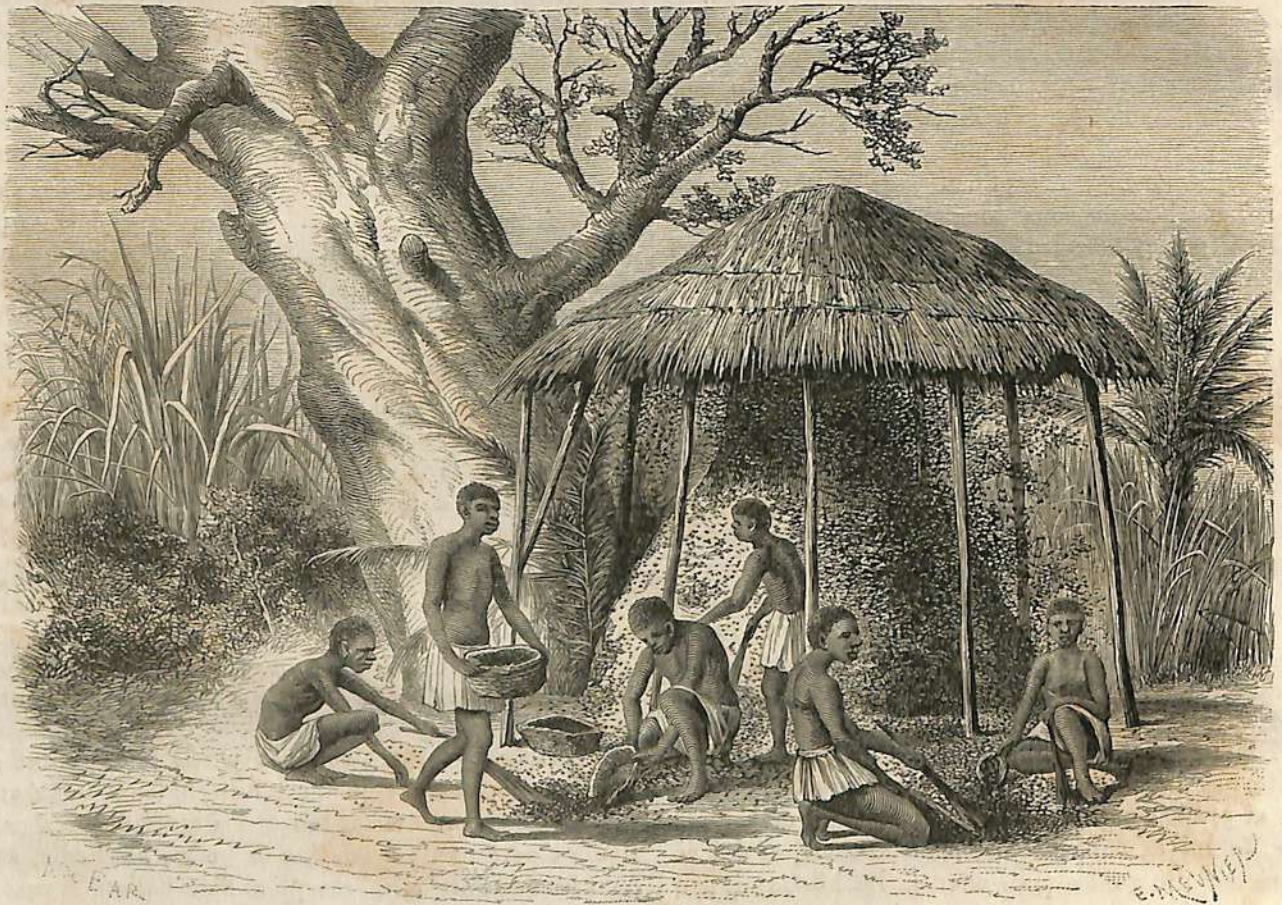
papyrus, très-dures pour les pieds nus; mais la nappe, qui ondulait sous le poids du corps, se déchirait souvent, et l'on tombait jusqu'à la ceinture dans un trou d'où l'on ne sortait qu'avec difficulté. Il nous a fallu une heure et demie pour franchir cette rivière qui s'appelle Tchiséra, et qui serpente au couchant où elle rejoint le Kalonngosi, affluent du Moéro. Des éléphants, des zèbres, des antilopes et des buffles pâturaient sur les pentes qui descendaient jusqu'au bord de l'eau.

Le 28, deux heures de marche vers le nord nous firent arriver au Kamosennga, rivière limpide d'une largeur de soixante-quinze mètres, qui coule vivement

au milieu de plantes aquatiques et va recevoir la Tchiséra. Abondance de buffles, de zèbres et d'hippopotames; pays plat et couvert de buissons. Les cassias et un autre arbre de la famille des légumineuses sont en pleine fleur, l'air en est tout parfumé.

Hier nous avons traversé le Kamosennga et atteint le village de Karoungou. Celui-ci, très-effrayé, nous a d'abord tenus à distance; mais les Arabes ayant envoyé des messages à quelques chefs demeurant un peu plus loin, il s'est rassuré et a fini par nous montrer des dispositions amicales.

Causé longtemps avec Saïd; il pense que le soleil



Récolte des fourmis (voy. p. 48). — Dessin de A. de Bar, d'après la gravure de l'édition anglaise.

se lève et se couche, puisque c'est écrit dans le Coran; « d'ailleurs on le voit bien. » Il affirme que la venue de Mahomet a été prédite par Jésus, et que ce n'est pas celui-ci qui est mort sur la croix, mais un homme qu'on lui a substitué; car il n'est pas possible qu'un véritable prophète ait subi une mort aussi ignominieuse. Saïd ne comprend pas que nous puissions nous réjouir de ce que notre Sauveur est mort pour nos péchés.

25 octobre. — On a trouvé dans le Coran un nouveau prétexte pour rester ici un jour de plus. J'ai été malade toute la semaine; il en est toujours ainsi quand je suis inactif: mal dans les os, mal à la tête,

aucune force dans les reins; pas d'appétit et une soif dévorante: la fièvre, sans rien pour la combattre.

28 octobre. — Passé toute la journée au bord du Tehoma, cours d'eau boueux venant du nord et qui va au sud-ouest rejoindre le Tchiséra; il s'est ouvert un lit profond dans la fange de ses rives, a une largeur de dix-huit mètres, trois ou quatre pieds d'eau par endroits, et ailleurs n'est pas guéable. Le poisson, l'hippopotame et le crocodile y abondent.

1^{er} novembre. — La marche a eu lieu entre deux rangées de collines beaucoup plus élevées que celles du territoire de Nsama, et couvertes d'arbres, quelques-uns en plein feuillage, d'autres commençant à déployer



Arrivée de la fiancée d'Hamis (voy. p. 35). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

leurs feuilles nouvelles, qui sont d'une teinte rouge. Ce n'est pas un pays d'eau courante. Nous avons passé trois ruisseaux dont les eaux paresseuses nous ont monté jusqu'aux genoux. On voit des buffles en très-grand nombre; le ratel couvre leur bouse avec de la terre pour s'assurer des scarabées qu'elle renferme, empêchant de la sorte ces nettoyeurs d'en faire des boules, ainsi qu'ils en ont l'habitude.

Notre course s'est dirigée à l'ouest; elle a duré six heures et un quart.

2 novembre. — Nous avançons toujours dans la même direction et en suivant de belles vallées. Le vert est la couleur dominante, mais les massifs que les arbres composent sont de formes très-variées et rappellent la scénerie d'un parc anglais. Notre caravane — esclaves et porteurs au nombre de quatre cent cinquante — est divisée en trois groupes et anime le tableau. Chaque parti a son guide et sa bannière; quand celle-ci est plantée, toute la compagnie s'arrête jusqu'au moment où le drapeau se relève; la marche est alors reprise au son du tambour et d'une corne de coudou. Chacune de ces bandes a une douzaine de conducteurs, costumés d'une manière fantastique: plumes et perles sur la tête, drap rouge sur le corps, lanières et ornements de fourrure. Ils se mettent en ligne, le tambour bat, la trompette sonne rudement, et tout le monde est en marche. Cette musique paraît éveiller une sorte d'esprit de corps chez ceux qui ont été esclaves; au premier appel de ces instruments de leur enfance, mes serviteurs bondissent; c'est tout au plus s'ils me donnent le temps de m'habiller, et pendant toute la marche ils sont au premier rang.

La distance parcourue dépend entièrement de ce que peuvent faire les maîtres. S'il y avait des haltes fréquentes, douze ou quinze minutes, par exemple, toutes les heures ou toutes les deux heures, la fatigue serait peu de chose; mais cinq heures de chemin tout d'une traite, en pays chaud, c'est plus qu'un homme ne peut supporter. Les femmes soutiennent bravement la marche; elles ont toutes des fardeaux sur la tête, excepté la dame qui les commande et qui est l'épouse du chef; celle-ci est coiffée d'un beau châle blanc, brodé d'or et d'argent. Toutes ces commandantes ont une allure dégagée, le pas alerte et jamais ne faiblissent, même dans les plus longues étapes. De beaux anneaux de cuivre d'un poids considérable, portés au-dessus de la cheville, semblent n'avoir d'autre effet que de leur rendre la marche plus facile. Dès qu'elles arrivent, elles s'occupent de la cuisine et y font preuve d'une grande habileté, préparant pour leur maître des plats très-savoureux avec des fruits sauvages et d'autres objets que l'on ne croirait guère destinés à la table.

3 novembre. — Les collines reculent à mesure que nous avançons. Deux villages n'ont pas voulu nous recevoir; c'est au troisième que nous sommes campés. On est menteur dans ce pays-ci: tous les endroits dont nous nous sommes informés étaient voisins; «on

y trouvait beaucoup d'ivoire, des provisions de toute sorte et à bon marché. » On ne pouvait arriver au Roua, par contre, qu'en un mois (en trois jours on pourrait y être); nos chefs, qui s'en rapportent à ces informations, renoncent à y aller maintenant.

Hamis a écrit; les nouvelles sont mauvaises: Mamm-boué et Tchitimmba sont morts; on se dispute l'héritage de celui-ci; et les Arabes ayant acheté tous les vivres, la famine se fait sentir. Par suite de ces nouvelles, Saïd et Tipo-Tipo, les chefs de notre caravane, ont résolu de ne passer dans le Bouiré que dix ou quinze jours, d'envoyer leurs agents pendant ce temps-là acheter de l'ivoire, et de se retirer. Les gens de Tipo et de Saïd allant chez Casemmbé, je me décide à aller avec eux, au lieu de me rendre à Oujiji.

Beaucoup d'habitants de cette localité — hommes et femmes — ont des goîtres. Je n'en vois pas la cause: le pays n'est qu'à mille et quelques mètres pieds au-dessus du niveau de la mer.

8 novembre. — Parti hier pour le Moéro. Les Arabes m'ont conduit assez loin; ils sont pour moi d'une grande bonté.

Nous nous sommes rapprochés des montagnes de Kakoma, que nous avons à notre gauche, et nous avons passé la nuit dans l'un des villages de Kapouta. La vallée qui se trouve entre la chaîne de Kakoma et une autre, que nous avons plus loin à notre droite, est couverte de villages; cent ou deux cents mètres, telle est la distance commune entre ces bourgades, qui, de même que dans le Lonnda, sont ombragées par d'énormes figuiers de l'espèce du ficus indica.

Pouta, le grand chef du pays, m'avait fait dire que si nous nous arrêtions dans un de ses villages, et si nous lui donnions de l'étoffe, il nous enverrait des guides et nous ferait passer la rivière en pirogue. Il pensait probablement que nous avions le projet de traverser le Loualaba pour aller dans le Roua. Je ne demandais pas mieux que d'accepter ses offres; mais les habitants n'ont pas voulu nous héberger, et nous sommes venus directement au lac.

Le Moéro paraît être de belle grandeur; il est flanqué de montagnes à l'est et à l'ouest. Son rivage est formé de sable grossier et gagne l'eau par une pente graduelle. En dehors de la rive, est une ceinture de végétation tropicale où sont bâties les huttes des pêcheurs. Le Roua est à l'ouest et apparaît sous la forme d'une chaîne de hautes montagnes de couleur sombre. A droite, la chaîne a moins d'élévation, mais elle est plus brisée.

Nous avons dormi dans une case située au nord du lac. On nous a apporté, pour nous le vendre, un monndé, grand poisson qui a la peau gluante et sans écailles, une large tête, des barbillons comme les siluroïdes, et de grands yeux. Ses gencives, très-développées, forment des espèces de broches: des fanons de baleine en miniature. On dit que le monndé mange le fretin; il a sur le dos, probablement comme moyen de défense, une épine osseuse d'une longueur de deux

pouces et demi et de la grosseur d'un tuyau de plume. Ce poisson a la vie très-dure.

La rive septentrionale du Moéro décrit une belle courbe, pareille à celle d'un arc détendu. C'est à l'extrémité occidentale de cette courbe que s'échappe le Loualaba, qui, avant d'entrer dans le Moéro, se nomme Louapoula, et qui, d'après les naturels les plus intelligents, serait le Chambèze avant son arrivée au lac Bemmba ou Bânngouéolo.

Nous avons longé la côte nord du Moéro jusqu'à la chaîne qui est au levant, et nous avons tourné au sud. A notre approche, les gens fermaient leurs portes; nous étions cependant peu nombreux : neuf seulement; il faut qu'ils aient de grands motifs de frayeur. Ici les gens sont des Babemmba.

Le Kalônngosi, que les Arabes et les Portugais appellent Karoungouési, a cinquante-cinq mètres de large; il coule rapidement sur un fond pierreux, et, même à cette époque où la saison des pluies n'a pas commencé, il est assez profond pour exiger des canots. Quand nous l'eûmes traversé, nous nous trouvâmes dans le Lonnda. Les pêcheurs nous ont nommé trente-neuf espèces de poissons qui vivent dans le lac et remontent le Kalônngosi pendant toute l'année, bien qu'irrégulièrement : plus dans une saison que dans l'autre.

Le 14, ne sachant quelle route prendre, j'envoyai demander des renseignements dans un village. Le chef, évidemment de l'école de l'ancien Casemmbé, vint à nous, plein de colère, et nous demanda de quel droit nous suivions ce chemin, quand le sentier battu se trouvait à notre gauche. Il ajouta quelques phrases pompeuses à la mode du Lonnda, mais ne nous enseigna pas la route.

Nous partîmes; et après avoir marché vers le sud pendant quatre heures et demie, dans une forêt de grands arbres, nous nous arrêtàmes au bord du Kifouroua, à un groupe de huttes construites par des coupeurs d'écorce pour étoffe.

Le 15, il y eut une grande pluie; la marche n'en fut pas moins continuée; elle avait lieu dans une forêt composée principalement d'arbres à copal et à étoffe. Pendant ou après la saison pluvieuse, le copal suinte en abondance, de petits trous d'un quart de pouce d'ouverture faits par un insecte. Il tombe, et, avec le temps, s'enfonce dans le sol, où il reste en dépôt pour les générations futures.

On voit souvent dans le pays les visages bien modelés des gens du territoire de Nsama. C'est réellement ici qu'est la patrie du nègre; et les traits qu'on y rencontre sont pareils à ceux que nous offrent les peintures de l'ancienne Égypte.

Nous nous reposâmes près du Kabousi, petite rivière languissante qui se jette dans le Tchoungou, à cinq cents pas du lieu où nous étions alors. Le Tchoungou est large, mais encombré d'arbres et de plantes aquatiques : sapotas, papyrus, eschinomènes.

C'est au bord du Tchoungou, par 9° 32' de latitude méridionale, que mourut Lacerda, après dix jours de résidence.

Les élaïs sont communs à l'ouest de cette rivière; pas un seul ne se voit du côté du levant. L'huile que l'on extrait du fruit de ces palmiers est employée par les indigènes pour accommoder leurs mets; elle est fine et douce; j'en ai acheté une pinte pour une coudée de calicot. Il est remarquable de trouver l'élaïs à pareille altitude : plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

D'après le conseil d'un guide que nous avons pris à Kifourou, nous avons envoyé quatre brasses de cottonnade à Casemmbé pour l'avertir de notre venue; l'envoi des Arabes est ordinairement de dix brasses. Pour nous, l'avertissement n'était pas nécessaire; on dit qu'à partir de notre traversée du Kalônngosi, moment où nous sommes entrés dans le Lonnda, tous les détails de notre marche ont été communiqués au chef par des courriers spéciaux. J'attends au bord du Tchoungou l'arrivée du notable qui doit nous conduire à la ville.

Des hirondelles à tête d'un blanc pur (*psalido-procne albiceps*) rasent la surface de l'eau.

Nous avons passé la rivière; le sol est très-fertile; je n'ai vu nulle part d'aussi grosses arachides, ni d'aussi beau manioc. Un beau jeune homme, fils du précédent Casemmbé, nous a fait une visite. Il n'est plus rien actuellement, sans quoi il nous aurait servi d'introduit. Ici le pouvoir n'appartient pas à l'héritier du chef.

21 novembre. — A huit kilomètres du Tchoungou, nous avons franchi le Loundé, ruisseau de cinq à six mètres de large, et nous nous sommes trouvés dans une grande plaine couverte de buissons, les arbres ayant été abattus lors de l'érection du village.

Après la mort d'un Casemmbé, le successeur quitte invariablement la résidence du défunt, et va établir son *pemmboûé*, c'est-à-dire sa cour, à un autre endroit. Quand mourut Lacerda, le Casemmbé d'alors porta sa demeure à l'extrémité septentrionale du Mo-foué. Le nom de Casemmbé signifie général.

Du Loundé à la ville, la plaine est unie et parsemée de fourmilières rouges ayant de quinze à vingt pieds de haut. Casemmbé y a fait faire, pour arriver chez lui, une route de deux kilomètres et demi de longueur et aussi large que nos chemins carrossables. Un mur de roseaux de huit à neuf pieds d'élévation, entourant un espace de trois cents mètres carrés, enferme la résidence du chef. La porte de cette muraille est ornée de soixante crânes humains. Avant d'y arriver, on trouve sous un hangar construit au milieu de la route un canon habillé d'étoffes voyantes. Des gaillards à la voix retentissante, formant un corps nombreux, nous arrêterent pour nous faire payer tribut au canon. Je les écartai brusquement, les autres me suivirent, et je passai avec toute ma bande sans rien donner : les péagers eurent peur de l'Anglais.

La ville est bâtie sur la rive orientale du petit lac Mofoué, à quinze cents mètres de l'extrémité nord. Mohammed-ben-Séli vint à notre rencontre, et, pendant que ses hommes nous saluaient de leur poudre, il nous conduisit à son hangar de réception; puis il nous donna une case, en attendant que nous en eussions fait construire une. Mohammed est un bel Arabe noir, avec une barbe d'un blanc pur, la démarche noble et le sourire aimable. Il y a plus de dix ans qu'il habite ces parages, où il a vécu sous quatre Casemmbés, et où il a une grande influence.

Ni chevaux, ni moutons, ni bêtes bovines ne prospèrent ici; en fait de nourriture animale, les habitants en sont réduits au poisson et à la volaille. Le manioc est si généralement cultivé que l'on ne sait jamais si l'on est à la ville ou à la campagne: chaque demeure est entourée d'une plantation où l'on trouve de la cassave, du sorgho, du maïs, des fèves, des arachides.

Beaucoup d'habitants ont les oreilles et les mains coupées; le chef actuel s'est souvent rendu coupable de cette barbarie. L'un de ces mutilés est justement devant nous; il essaye d'exciter notre compassion par une sorte de gazouillement qu'il produit en se frappant les joues avec ses moignons.

Un nain, appelé Zofou, s'est également approché de moi. Il parle avec un air d'autorité et assiste à toutes les cérémonies publiques; les habitants semblent très-bons pour lui. C'est un étranger: il appartient

à une peuplade qui demeure dans le nord. Sa taille est d'un mètre quatorze centimètres. Il s'occupe de son jardin très-activement.

24 novembre. — Grande réception à la cour en notre honneur; j'ai été présenté. Le Casemmbé actuel a une figure peu intéressante: ni barbe, ni

favoris; quelque chose du type chinois et des yeux louchant en dehors. Il ne lui est arrivé qu'une fois de sourire; j'ai trouvé son sourire agréable, bien que les oreilles et les mains coupées, ainsi que les têtes qui ornent sa porte, m'aient peu disposé en sa faveur.

Quand il fut parti, sa principale épouse vint avec sa suite pour voir l'Anglais. C'est une femme ayant de beaux traits et une taille élevée; sa main droite tenait deux lances. Les notables qui se trouvaient là s'écartèrent devant elle et m'invitèrent à la saluer, ce que je fis aussitôt; mais comme elle était à une quarantaine de mètres, instinctivement je lui fis signe d'approcher. Mon geste renversa la gravité de son escorte, qui éclata de rire; elle fit de même et prit la fuite avec tout son monde.

Le nain était présent, et ce sont ses

bouffonneries qui ont fait sourire le maître. L'exécuteur des hautes œuvres, qui également était à la cour, s'approcha de moi. Il portait sur le bras un large sabre du pays, et, suspendu au cou, un singulier instrument, sorte de ciseaux dont il fait usage pour couper les oreilles. Je lui dis que c'était là une vilaine besogne; il se mit à rire, et beaucoup de ceux qui



Coiffures de l'Ongouha et du Manyéma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Tombeau dans la forêt (voy. p. 46). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

nous entouraient l'imitèrent, qui n'étaient pas certains d'avoir encore leurs oreilles l'instant d'après : un grand nombre de gens d'une haute position montraient ce qu'ils avaient à craindre.

Casemmbé, qui nous avait déjà envoyé une énorme corbeille de poisson sec, nous en a fait remettre une seconde, avec deux paniers de farine, un de manioc et un pot de bière. Mohammed a trouvé le cadeau très-mesquin; mais comme il y en a plus que nous ne pouvons en consommer, je n'ai pas à me plaindre.

1^{er} décembre. — Le terrain sur lequel la ville est construite appartient à un vieillard du nom de Pérémébé et dont le frère possède toute la contrée qui est à l'est du Kalônngosi. Quiconque veut cultiver un coin de ces territoires est obligé de s'adresser à l'un ou à l'autre de ces chefs aborigènes. Pérémébé est un homme de sens, toujours pour la droiture et la générosité. Mohammed pense qu'il a cent cinquante ans. C'est peut-être beaucoup dire; mais lors du voyage de Lacerda, en 1798, ses enfants étaient déjà au nombre de quarante, et il ne peut guère avoir aujourd'hui moins de cent deux ans.

Une quantité de belles jeunes filles qui vivent sur les domaines du chef sont venues me faire une visite, « afin de pouvoir dire plus tard à leurs enfants qu'elles m'ont vu. »

28 décembre. — Le 15, j'ai annoncé à Casemmbé que j'allais partir. Je suis toujours malade quand je ne fais rien. Il y avait un mois que nous étions là, et je n'avais pu relever que deux observations lunaires. J'ai écrit mes lettres pour qu'elles soient prêtes lorsque j'arriverai à Ouji.

Casemmbé avait renouvelé mes provisions : chèvre, poisson, farine et cassave. Il m'envoya de nouveau une énorme corbeille de poisson fumé, deux pots de bière et un panier de manioc, en me faisant dire que je pouvais partir quand je voudrais. J'allai prendre congé de lui; il essaya d'être gracieux, disant que nous avions trop peu mangé de sa nourriture; puis il m'envoya deux hommes pour nous conduire; et le 22, nous campâmes au bord du Tchoungou.

Le 27, nous traversâmes le Manndapala, où nous eûmes de l'eau jusqu'à la ceinture. Il y a cinq ans, le pays était populeux; mais les doigts et les oreilles coupés et la saisie des enfants, vendus pour les moindres fautes, ont mis les habitants en fuite.

31 décembre. — Arrivé au Kaboukoua, j'ai été malade. Des pluies abondantes nous ont forcé de retourner en arrière.

Je n'ai eu pour vivre, depuis quelque temps, que du sorgho mal broyé, et je me suis affaibli; autrefois j'étais en tête de la caravane; maintenant je suis l'un des derniers. Mohammed m'a fait présent d'une bouillie de farine bien moulue et d'une volaille; le mieux s'est déjà fait sentir. Je mange pourtant mes grossiers aliments sans répugnance.

1^{er} janvier 1868. — Je suis allé plusieurs fois au lac Moéro pour me faire une juste idée de son étendue.

Dans les premiers vingt-quatre kilomètres vers le nord, sa largeur est de vingt à cinquante-trois kilomètres, même davantage. Le massif du Roua y confine. Lorsque le temps est clair, on voit une chaîne moins haute continuer à l'ouest et au sud-ouest le massif dominant, puis on n'a plus qu'un horizon de mer au couchant et au sud. Du point élevé où nous l'avons vu, le lac doit avoir, au minimum, un développement de soixante et quelques kilomètres, peut-être de cent; la côte ne s'aperçoit qu'avec une forte lunette et dans les jours les plus purs. J'ai suivi le rivage; l'humidité fait croître à profusion les gingembres, les fougères et toutes les plantes des forêts tropicales. Les buffles, les zèbres, les éléphants sont nombreux; et les gens du village de Tchoukosi, où nous avons bivouqué, nous ont averti de prendre garde aux lions et aux léopards.

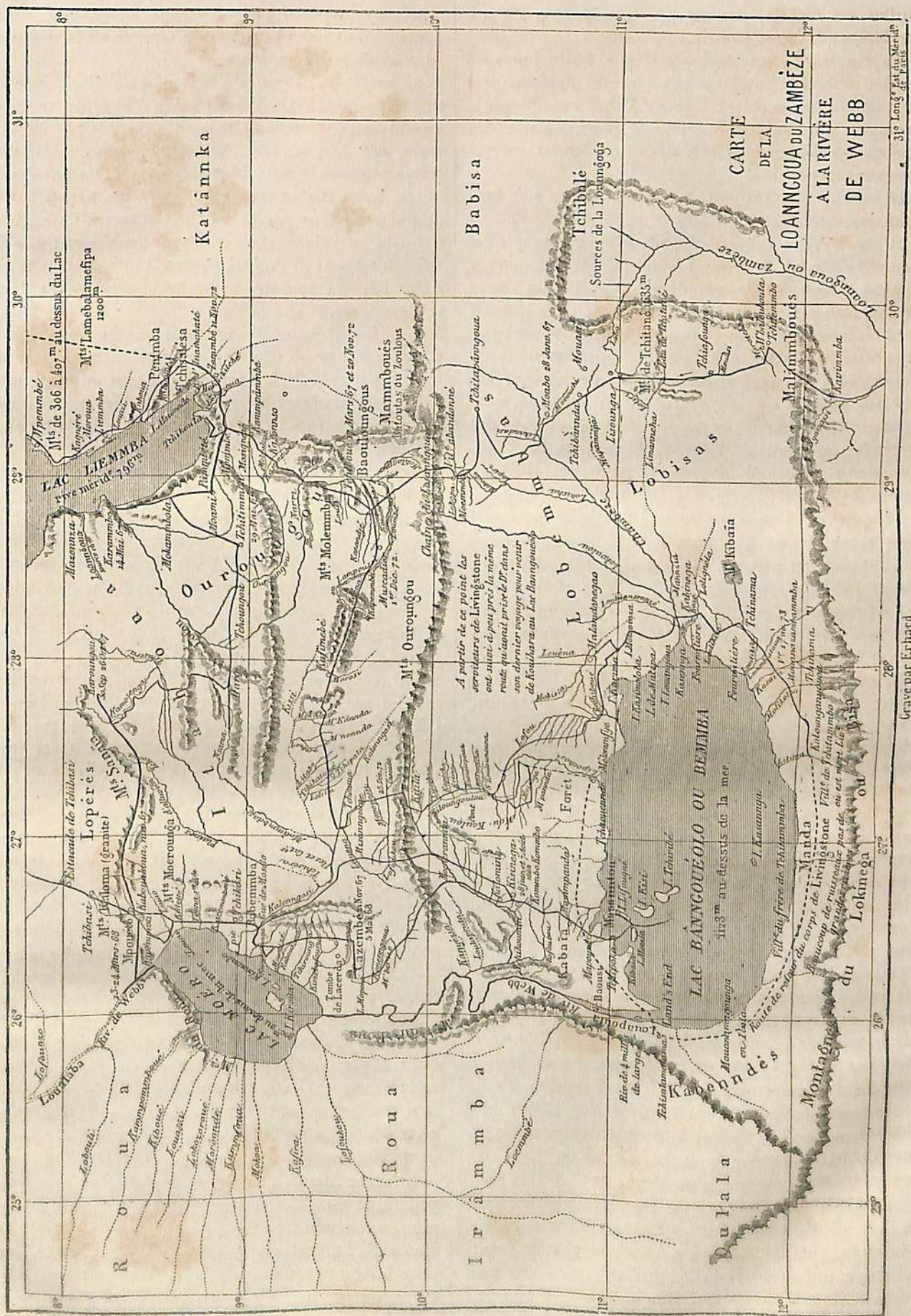
13 janvier. — Quittant le lac et allant au nord, nous sommes bientôt arrivés à une plaine inondée par le Louao : quatre heures de marche dans une boue noire et adhérente, et de plongons dans des trous inévitables. Par endroits, cette fange sent horriblement mauvais. Un grand nombre de siluroïdes, surtout des *clarias capensis*, de trois pieds de longueur, parcourent les terres inondées du pays, mangent le fretin, et en outre les insectes, les lézards et les vers que l'eau a fait périr. Des barrages et des nasses sont installés par les habitants qui, lors du retrait des eaux, font une récolte abondante de ces siluroïdes, précieux complément de leur nourriture farineuse.

16 janvier. — Au village de Kabouabouata, où demeure le fils de Mohammed, les gens de ce dernier — Arabes et Vouanyamouézi — ont accueilli notre arrivée par une grande démonstration : les femmes avaient la figure barbouillée de terre de pipe, et jetaient vigoureusement leurs cris de joie.

Quand nous fûmes parmi les huttes, elles ramassèrent de la terre à poignées et se la répandirent sur la tête, pendant que les hommes déchargeaient leurs fusils coup sur coup, ne prenant que le temps de recharger. Ceux qui étaient parents de Mohammed vinrent lui baiser les mains; et les coups de feu, les chants, les cris, les applaudissements, les acclamations nous assourdirent. Mohammed était profondément ému de ces transports et fut longtemps avant de pouvoir les calmer.

De ce village, nous dirigeant vers le sud, nous vîmes de grandes étendues plantées en arachides destinées à faire de l'huile; une grande jarre de cette dernière s'échange contre une houe. L'arachide est en fleurs et le maïs vert prêt à être mangé.

Toute la population est dans les champs, à planter, à transplanter ou à sarcler. Les indigènes mettent le manioc sur des buttes préparées à cet effet, et où du maïs, du sorgho, des haricots et des citrouilles ont été semés. Ces produits mûrissent, et le manioc reste maître de la place. Quand le sorgho, que l'on a semé dru, a un pied de hauteur, il est transplanté dans une terre disposée pour le recevoir; une portion des



feuilles est coupée, afin de prévenir la trop grande exhalation qui ferait mourir la plante.

D'après les Vouanyamouézi, il y a treize jours de marche d'ici au Tanganika; — route marécageuse, beaucoup de ruisseaux à franchir, beaucoup de pluie à essuyer; et il sera, dit-on, difficile de se procurer des canots pour traverser le lac, dont maintenant les vagues sont très-fortes.

27 janvier. — Toujours malade quand j'étais stationnaire.

21 février. — Il résulte des renseignements que j'ai recueillis sur les cavernes habitées du Roua, que ces demeures occupent une grande étendue. On les trouve au flanc des montagnes, sur une longueur de plus de trente kilomètres. A un endroit, un ruisseau coulerait dans cette ville souterraine. Parfois les habitations ont leurs portes au niveau du sol; ailleurs il faut des échelles pour y atteindre. On dit qu'intérieurement elles sont très-grandes et que ce n'est pas l'œuvre des hommes, mais celle de Dieu. Les habitants ont beaucoup de volailles, qui ont également leur abri dans ces demeures de troglodytes.

18 mars. — Une jeune femme très-belle est venue nous regarder; parfaite sous tous les rapports, presque entièrement nue, mais insouciant de l'indécence: une véritable Vénus en noir.

Le perroquet d'un gris clair et à queue rouge que l'on voit sur la côte occidentale est commun dans le Roua; les indigènes l'appriivoisent.

25 mars. — L'eau est, dit-on, profonde en face de nous; elle n'est pas guéable, et il n'y a pas de canots. Ce n'est pas avant deux mois que le passage sera libre. Je songe à me rendre au lac Bemba; mais mon avoir s'épuise, et je crains d'être obligé d'abandonner ce projet, au moins quant à présent.

14 avril. — Hier, au moment de se mettre en route, mes gens ont refusé de marcher; c'est le fait de Mohammed Bogharib. Je suis parti avec cinq hommes seulement, laissant mes bagages derrière moi. Ce matin, Amoda est allé rejoindre les autres. Au fond du cœur, je ne les blâme pas trop de cette désertion: ils étaient las de marcher; je le suis également.

30 avril. — Le 18, nous suivîmes de nouveau la côte du Moéro, dont la direction est au sud-est. Le sable qui borde la nappe d'eau ajouta beaucoup aux fatigues de la veille; et, rencontrant un village abandonné, ce fut avec joie que nous en prîmes possession pour la journée du lendemain, qui était un dimanche.

Les eaux du lac sont au moins de six mètres plus hautes qu'elles ne l'étaient à notre première visite, et, sur différents points, le rivage montre qu'elles atteignent un niveau encore plus élevé.

Le 21, trouvant tout le pays inondé, nous avons pris à l'est, ce qui nous a fait gagner le village de Naïna-Kasanga, chef féminin qui a été d'une grande beauté et qui a une fille très-belle: probablement une nouvelle édition d'elle-même. Elle nous a fait asseoir à l'ombre épaisse du figuier qui couvre ses huttes. En

nous voyant partir peu de temps après, elle nous a exprimé tout son chagrin de ce que nous la quittions sans avoir bu de sa bière.

29 avril. — Au bord du Mânndapala. Il s'y trouvait des riverains du Tchoungou; l'un d'eux, qui se disait parent de Casemmbé, s'écria en nous voyant: « L'Anglais une seconde fois! Le pays ravagé une seconde fois, une seconde fois! Repartez pour le Kalônngosi. »

Les habitants se montaient, l'affaire tournait mal. Je finis par leur persuader d'en référer à Casemmbé. Celui-ci est raisonnable et loyal; mais ceux qui l'entourent ne sont ni l'un ni l'autre, et ne cherchent que l'occasion de rançonner les étrangers, voire leurs compatriotes.

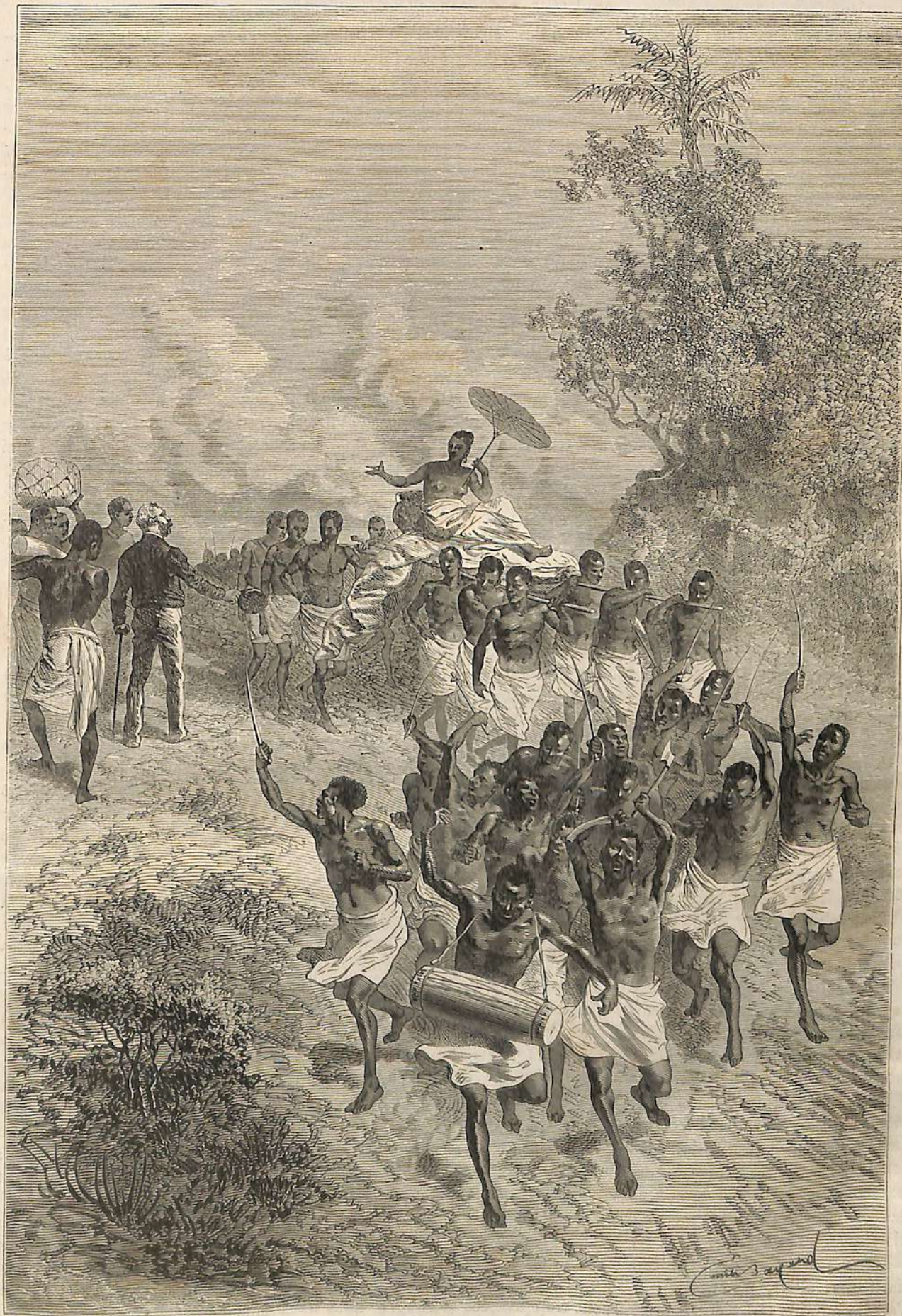
6 mai. — Casemmbé a répondu à notre requête de la façon la plus gracieuse, et nous revoilà chez lui. En arrivant, j'ai trouvé Mohammed creusant un puits pour éviter à ses esclaves d'être prises par les crocodiles en allant chercher de l'eau à la rivière; trois d'entre elles ont péri de cette façon depuis quelques jours.

24 mai. — Casemmbé met une longueur désespérante à nous envoyer le poisson, la farine et les guides dont nous avons besoin. Encore quatre jours de retard!

Le vieux Kapika a vendu sa jeune et jolie femme sous prétexte qu'elle ne lui était pas fidèle. Voir une femme de haut rang devenir esclave a révolté toutes les dames du pays; elles sont accourues pour s'assurer du fait; et, en acquérant la certitude qu'il en était ainsi, elles se sont frappé la bouche avec les deux mains, ce qui est leur manière d'exprimer la surprise et l'indignation. La vendue excite la plus vive sympathie. On lui apporte des aliments, des friandises; les filles de Kapika elles-mêmes lui ont donné de la bière et des bananes. Un homme a voulu la racheter au prix de deux esclaves, un autre en a offert trois; mais Casemmbé, qui est très-sévère pour le genre de faute imputé à la dame, a déclaré que dix esclaves ne la rachèteraient pas et qu'elle partirait. Il a probablement peur que la reine, en voyant céder la loi, ne perde la crainte salutaire qu'elle doit en éprouver.

Cette reine, la belle Moéri, s'occupe beaucoup de ses cultures de manioc, de patates, de sorgho, d'arachides, et va souvent à sa plantation. Ce matin elle a passé près de nous, allant faire construire une hutte dans son champ. Elle était portée, comme à l'ordinaire, par douze hommes, dans une espèce de palanquin, et précédée d'une quantité de serviteurs qui couraient devant elle en brandissant des sabres et des haches d'armes, coureurs précédés eux-mêmes d'une sorte de timbalier frappant sur un instrument creux, pour faire évacuer le passage.

La reine Moéri a la figure agréable et tout européenne, la peau fine et d'un brun clair, le rire joyeux; elle serait admirée partout. Deux énormes pipes étaient à côté d'elle, prêtes à être fumées. Je me suis arrêté pour la voir; quand elle a été près de moi, elle a fait tourner son ombrelle, puis s'est mise à rire en se rappelant notre première entrevue, et a montré qu'elle



Cortège de la femme de Casemimbé. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

ne riait pas seulement des lèvres, mais aussi des yeux et des joues. *Yammbô*? m'a-t-elle dit (comment vous portez-vous?). *Yammbô sana*, ai-je répondu (cela va très-bien). Étant plus bas qu'elle, j'ai pu voir qu'elle avait un trou dans le cartilage nasal de la pointe de son nez, qui est légèrement aquilin, et les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure limées de façon à laisser entre elles un espace triangulaire.

25 juin. — Parti enfin le 14 pour le lac Bemmba. Le 15, nous étions chez Moïnémepannda, frère de Casembé, qui me fit une réception publique dans le genre de celle de son frère, mais mieux ordonnée et plus brillante. Moïnémepannda est jeune et serait très-beau sans un défaut dans les yeux, qui sont louches et qu'il tient à demi fermés. Il vint à notre rencontre pour faire valoir le nombre des anneaux de cuivre et des rangs de perles qui lui décoraient les jambes. Ses épaules étaient rejetées en arrière, avec raideur : ce qui n'avait rien d'étonnant, car il traînait derrière lui une queue de dix mètres d'étoffe.

La cour était formée d'environ six cents hommes, tous bien armés. Des tambours carrés et des marimbabas (espèces de tympanons) composaient l'orchestre, et un barde y ajoutait ses chants : « J'ai vu Saïd (le sultan). J'ai vu Mirépoute (le roi de Portugal) ; j'ai vu la mer ! »

Mais si la réception a été pompeuse, les libéralités se sont bornées à deux pots de bière, dont je ne bois jamais qu'en route, lorsque j'ai très-soif, et à la promesse d'un guide que nous n'avons pas eu. Casembé a grandi dans mon estime de tout ce qu'y a perdu son frère.

14 juin. — Six esclaves chantaient comme s'ils n'avaient pas senti leur abjection et le poids de la fourche qu'ils avaient au cou. Je leur ai demandé la cause de leur gaieté ; ils m'ont répondu qu'ils se réjouissaient à l'idée de revenir après leur mort tourmenter et tuer ceux qui les ont vendus. « Vous m'avez envoyé à la côte, disait le chant ; mais quand je serai mort, je n'aurai plus de joug, et je reviendrai vous hanter et vous tuer.... » Et tous reprenaient le refrain, qui était formé du nom de chaque vendeur. La femme de Kapika faisait partie de la bande ; elle avait perdu son enjouement et sa grâce ; et avec sa tête rasée et son air chagrin elle était laide ; mais vis-à-vis de ses acheteurs elle montrait beaucoup de dignité, et ils paraissaient la craindre.

Nous avons trouvé dans la forêt un tombeau, un tertre au sommet arrondi, comme si le défunt y était assis à la manière des indigènes ; le dessus en est jonché de fleurs, et une quantité de grosses perles y ont été déposées. C'est le genre de sépulture que je préférerais entre tous : reposer dans ces grands bois si calmes, où jamais personne ne troublerait mes os.

Dans nos cimetières, les tombes m'ont toujours paru misérables, surtout celles que l'on creuse dans l'argile humide et froide ; puis elles sont trop pressées les unes contre les autres. Mais je n'ai pas autre

chose à faire que d'attendre que Celui qui est au-dessus de tout décide où je dois me coucher et mourir. Ma pauvre Mary est à Choupanga.

18 juillet. — Arrivé hier au principal village de Mapouni, situé près la rive nord du Bangouéolo. Aujourd'hui, je suis allé au bord du lac, que j'ai vu pour la première fois, tout reconnaissant d'être parvenu jusque-là sain et sauf. Le pays est plat et déboisé ; plates également, les quatre îles du lac sont populeuses. Beaucoup de pirogues ; tous les hommes sont d'habiles pêcheurs, et, comme tous les pêcheurs, ils ont beaucoup d'enfants.

26 juillet. — Je serai resté au Bangouéolo plus longtemps que je n'avais pensé. Les bateliers, sachant qu'on ne peut rien faire sans eux, vous mettent à rançon. Mapouni, qui s'était contenté d'une brassée de calicot, en a fait demander une seconde. Ayant peu d'étoffe, j'ai envoyé un rang de perles et une houe ; le chef a insisté pour avoir sa cotonnade ; je la lui ai donnée, il l'a prise et a gardé la houe et les perles.

Le 22, le 23 et le 24, il a fait trop de vent, même pour aller à la pêche. Mais ayant donné beaucoup de grains de verre aux bateliers, plus une houe et des grains de verre à Masanntou, nous sommes partis hier à onze heures du matin, dans une pirogue de près de quatorze mètres de longueur.

La houle était forte, mais la pirogue était sèche : les vagues, ici, embarquent bien moins que celles du Nyassa. Cinq rameurs vigoureux nous faisaient nager rapidement vers une baie de l'île de Lifoungé, placée à notre sud-est. Les hommes s'y arrêterent pour prendre du bois, j'en profitai pour examiner l'île ; on y trouve une espèce de chacal et des empreintes d'hippopotames. Elle porte une herbe raide, quelques fleurs et un arbre de la famille des capparidées. Tous les arbres montrent que les vents qui prédominent soufflent du sud-est, car les branches de ce côté-là sont mortes ou tortues, pendant qu'au nord-ouest elles sont droites et bien développées. Les tiges sont courbées dans la même direction.

Au levant se voyait l'île de Kisi, à une distance d'environ vingt-quatre kilomètres. Celle de Mpabala, située à notre sud-est, ne laissait apparaître que la pointe de ses arbres. Au nord et au sud, entre Lifoungé et Mpabala, partout un horizon de mer. De grossiers roseaux indiquent les hauts-fonds qui se trouvent aux abords des îles. Une seule coquille a été vue sur le rivage. L'eau est d'un vert de mer foncé, produit sans doute par le reflet du sable fin et blanc qui constitue le fond du lac. Nulle part le bleu sombre du Nyassa : d'où je tire cette conclusion que la profondeur n'est pas considérable.

Il faisait nuit quand nous atteignîmes Mpabala ; le froid était pénible, en raison de l'humidité de l'air. On nous conduisit à un vaste hangar, lieu de réunion publique. Après y avoir fait notre bouillie et l'avoir mangée, nous nous couchâmes, mes gens autour du feu, moi dans un coin, où je fus bientôt endormi et

rêvai que j'avais un appartement à l'hôtel Mivart. Au réveil, cela m'a beaucoup amusé, car je ne rêve jamais, à moins d'être malade; et, de tous les endroits du monde, l'hôtel Mivart est celui qui m'a toujours le moins occupé.

D'après le temps que mettent les pirogues pour aller à Kabenné, je pense que la rive méridionale est près du douzième parallèle, et je crois être bien au-dessous de la vérité en donnant au Bannougoulo deux cent quarante kilomètres de longueur sur cent trente de largeur.

Le Louapoula est d'abord, pendant une trentaine de kilomètres, un bras du lac; il n'a ensuite jamais moins de cent soixante à cent quatre-vingts mètres d'un bord à l'autre.

7 août. — Mohammed veut se rendre dans le Manyéma; c'est là également que je dois aller pour voir le Loualaba et le Loufira; mais des bruits de guerre m'ont obligé d'attendre au moins des informations. Les Vouanyamouézi ont fait l'épreuve du coq pour savoir s'ils devaient m'accompagner, et les Arabes m'affirment qu'il serait très-imprudent de me diriger vers le Loualaba avec une bande aussi faible. Ils quitteront le pays tous ensemble, et je partirai avec eux.

1^{er} septembre. — Mis en marche le 25 août. Le 28 nous avons traversé le Louonngo; le 1^{er} octobre, le Lofoubou; et le 7, le Kalônngosi. Aujourd'hui nous sommes à Kabouabouata, où nous attendons Saïd. »

Fatigué d'attendre, Livingstone voulut partir le 17, puis le 19. Mohammed le pria de rester encore trois jours: il y consentit; mais, pendant ce temps-là, un agent de Mohammed, appelé Ben Djouma, saisit deux femmes et deux jeunes filles pour remplacer quatre esclaves qui avaient pris la fuite. Le chef du village envoya une flèche aux ravisseurs; Ben Djouma tua une femme d'un coup de fusil; tout le pays fut soulevé, et les Arabes furent assaillis de trois côtés à la fois. « Sans les Vouanyamouézi, dit Livingstone, nous aurions été battus. » Le 4 décembre, des éclaireurs envoyés vers le nord furent reçus à coups de flèche par les Babemmba, et revinrent avec un blessé; il en fut de même à l'est et à l'ouest. Ce ne fut que le 11 que le départ eut lieu pour le Tanganika.

L'année 1869 s'ouvrit douloureusement. « J'ai été mouillé bien des fois, écrit Livingstone le 1^{er} janvier, mais aujourd'hui c'était trop; je suis fort malade; l'eau était froide et montait jusqu'à la ceinture. » Le 3 janvier, il avait la fièvre; le 7, une pneumonie déclarée. « Je ne peux plus marcher, écrit-il, je tousse nuit et jour et crache le sang; ma faiblesse est désespérante. Je me vois mourant avant de gagner Oujiji, et toutes les lettres que j'attends deviennent inutiles. » Mohammed le fit porter sur une kitinda, sorte de couchette. Il était alors dans le Maroungou.

« Seize jours de maladie, écrivait-il le 23. Un pays

très-accidenté; des éminences sous toutes les formes; un sol rouge, et peu d'arbres. Montées et descentes perpétuelles; le voyage est pénible: la tête en bas, les pieds en haut; puis la tête en l'air, et d'affreuses secousses. Le soleil est vertical et fait des cloches à la peau dans tous les endroits où elle est nue. J'essaye de me couvrir la tête et le visage avec un bouquet de feuilles; mais dans ma faiblesse c'est une horrible fatigue. »

Enfin, le 14 février, la caravane atteignait le lac; elle s'embarquait le 26, et le 14 mars elle arrivait à Oujiji, où Livingstone croyait trouver la cargaison qu'on lui avait expédiée de Zanzibar; mais les médicaments, les objets d'échange, le vin, les conserves, les lettres — tout ce qu'il attendait était resté dans l'Ounyanyembé; et le chemin était fermé par la guerre.

Le 17 mai, il allait mieux; à la fin du mois, il songeait à repartir. Il écrit le 1^{er} juin: « Mes forces reviennent et je voudrais descendre le Tanganika. L'écume verte qui, dans ces contrées, se voit sur les eaux dormantes est d'origine végétale. Quand les lagunes sont grossies par les pluies, cette écume est entraînée dans le lac; elle y est poussée, par le courant, du sud au nord, y forme de grandes lignes courbes, alternant d'un côté à l'autre, et toujours nord-nord-ouest ou nord-nord-est. »



Lignes d'écume.

Pour Livingstone, le courant manifesté par ce transport de l'écume prouvait l'existence d'un déversoir et augmentait le désir qu'il avait d'explorer le lac; mais cette exploration devenant impossible par les exigences des bateliers, il gagna la côte occidentale et aborda le 4 août dans l'Ougouha, d'où il se dirigea, en compagnie de plusieurs Arabes, vers le

Manyéma, pays alors inconnu. La date de son entrée dans ce pays n'est pas indiquée d'une manière précise; nous trouvons seulement dans la note du 25 août: « Ici, les flèches des Manyémas sont très-petites, mais empoisonnées. »

Le 10 septembre, marche au nord et au nord-ouest; le nombre des habitants est prodigieux. Le 16, « nous rencontrons, dit le voyageur, les premiers élaïs que nous ayons vus depuis notre départ du Tanganika; évidemment, ils ont été plantés dans les villages. »

Le perroquet d'un gris clair, à queue rouge, devient commun; on l'appelle *kouss* et il donne son nom au chef, qui s'appelle *Moïnékouss*, littéralement: seigneur du perroquet. Montées et descentes perpétuelles.

20 septembre. — Gravi une chaîne de hautes montagnes, dont la roche est un granit d'un gris clair. De profonds défilés remplis de grands arbres et renfermant des eaux vives déchirent les sommets.

Beaucoup de villages sur les pentes que nous suivons. L'un d'eux a été détruit et montre la dureté des murailles faites en argile. Les maisons sont carrées; on y trouve de grandes provisions de bois de chauffage placées sur des tablettes, et, dans la chambre, un lit élevé sur une plate-forme.

La forêt est une masse compacte: excepté au sud-

ouest, on ne voit pas un coin de terre. Le fond de la grande vallée que nous côtoyons est à six cents mètres au moins au-dessous de nous.

Des rangées de montagnes ayant des villages à leur base s'élèvent à perte de vue. A notre droite, une gorge profonde et des montagnes beaucoup plus hautes que celle dont nous suivons la crête. Les chemins sont très-habilement placés au sommet des chaînes; tous les ravins sont évités.

22 septembre. — Moïnékouss est mort tout récemment. Il a laissé deux fils: c'est le plus jeune, appelé

Moïnemmoï, qui lui succède; son principal village est à 2° 20' à l'ouest du Tanganika. Notre arrivée inquiétait les deux frères; Mohammed a fait avec eux l'échange du sang: « Nos hommes ne vous voleront pas; nous ne volons jamais, lui a dit Moïnemmoï, l'aîné des deux frères, et il a dit la vérité. — Prenez le voleur et amenez-le-moi, a répondu Mohammed; celui qui vole est un porc. » C'est de notre côté que le vol a été commis; ils avaient raison de nous craindre.

18 octobre. — Au moment de partir, Hassani, l'un des agents de Dagâmbé, a pris dix chèvres et fait dix



Passage de la Tchisera. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

esclaves, bien que dans le village on ait été plein de bonté à son égard. Pour se venger, les indigènes lui ont tué quatre hommes.

Quand un essaim d'émigrants ailés sort de la demeure des termites, un grand baldaquin est dressé comme une ombrelle au-dessus de la fourmilière. Aussitôt que, dans leur vol, les fourmis se heurtent contre cette toiture, elles tombent, et leurs ailes se détachent. Etourdies, les bestioles sont balayées et recueillies dans des corbeilles pour servir de comestible; frites, elles constituent un mets fort agréable.

21 septembre. — Franchi cinq ou six ruisseaux et traversé autant de villages, quelques-uns brûlés ou abandonnés. Dans les autres, beaucoup d'indigènes sont accourus pour nous voir.

Je me suis fait bâtir une maison; celles du pays ne sont pas assez hautes d'étage et ont la porte trop basse. Ce sont les hommes qui les construisent; les femmes les approvisionnent de combustible et d'eau.

Pour extrait et traduction Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)